

*Le premier hebdomadaire des faits-divers*

6<sup>e</sup> Année - N° 260

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

19 Octobre 1933

# DÉTECTIVE

## Faubourg-Montmartre



**Centre élu de la pègre, déversoir du flux trouble qui dévale de la Butte et remonte des Halles, le Faubourg exhibe, chaque soir, ses girls de l'asphalte, parade étincelante de l'amour vénal.**

(Lire, pages 8 et 9, le pittoresque et pathétique reportage de notre collaborateur Paul Bringuier.)

AU SOMMAIRE { Le « cas » Nozières, par Maggie Guiral. — Confession d'un geôlier, par Pierre La Mazière. — Un crime ténébreux, par M. Montarron.  
DE CE NUMÉRO { L'école du châtimént, par Aimé Spitz. — Souvenirs d'un chien écrasé, par Alain Laubreaux. — Le roi des évadés, par Roy Pinker.

**Bourreaux d'enfants**

**N**ue trop d'enfants ! s'écriait, au cours d'un récent procès, M. Coutant, président de la 12<sup>e</sup> Chambre de la Cour de Paris.

Ce cri, tous les êtres humains — ceux qui ont vraiment droit à ce titre — le poussent, et la conscience Publique se révolte, quand lui sont révélés des attentats aussi odieux que ceux dont la chronique des faits divers est journellement encombrée.

Il y a quelques mois, devant la Cour d'assises de la Seine, comparut une mégère qui avait placé son gosse sur un radiateur brûlant : le petit mourut dans d'atroces souffrances. Le père avait « laissé faire ». On l'acquitta ; la mégère s'en tira avec cinq ans de prison. Nous disons bien : « s'en tira », comme par une pirouette devant la Justice.

Il y eut, dans le public, un sursaut de révolte. A quoi servaient donc et la réclusion, et les travaux forcés (même convertis pour une femme en une détention de durée équivalente), s'ils n'étaient pas utilisés pour des crimes pareils ?

Et voici qu'un nouveau drame nous est conté : l'histoire de la pauvre petite Marie-Madeleine Durand, âgée de deux ans, que sa mère et l'amant de sa mère,



Madeleine Durand et Marcel Dumont, tortionnaires d'enfant.

le comptable Marcel Dumont, « élégant et distingué », ligotèrent un samedi soir sur un fauteuil, la laissant presque nue, grelottante, le corps marqué par les violences, la bouche ensanglantée par les coups, tandis qu'ils allaient au cinéma.

On a arrêté ce ménage indigne ; à l'hôpital, les médecins tentent de sauver la petite Marie-Madeleine. Mais il va falloir réclamer des comptes à ce couple de bourreaux et si, par bonheur, l'enfant est arrachée à la mort, ce sera, par le jeu d'une loi scandaleusement clémente, tout profit pour les assassins.

Coups et blessures : le délit est prévu par les articles 309 et 311 du code ; si l'incapacité subie par la blessée ne dépasse pas une durée de vingt jours, la peine varie entre six jours de

**NOTRE ENQUÊTE SUR LE "CAS" VIOLETTE NOZIÈRES**



Le professeur Hirschfeld, un savant et un homme courageux.

**Le professeur Magnus HIRSCHFELD**

**L**e fondateur de l'Institut des Sciences sexuelles est un homme courageux. Il a cédé le ridicule, affronté la légèreté de l'opinion, installé la science, où s'égarait la plaisanterie. Maintenant, on sait que les aberrations sexuelles ont leurs lois ; que, dans ce domaine, les anomalies ont leurs remèdes.

Il a un aspect inattendu. Avec cette lévite de soie jetée sur ses vêtements, et son visage qui n'a l'air qu'ébauché, on le croirait le moins apte du monde à s'occuper de ces questions. Pourtant, avec lenteur, avec patience, et avec fruit, il y est passé maître.

Il parle d'une voix lente, gênée par le rythme de sa pensée et les difficultés de notre langue.

— Pour moi, un examen complet de la vie sexuelle de Violette Nozières doit donner la clé des faits criminels de cette fille. Je vois, d'abord, qu'une éducation sexuelle lui a manqué totalement. Elle a suivi, sans aucun frein, ses instincts.

— Croyez-vous qu'ils étaient, si je puis dire, des instincts « de série » ?

— Non. Ils étaient extrêmement violents et précoces. Et puis, le caractère polygamique — qu'on retrouve chez tous les êtres — arrive ici à une véritable prostitution.

— Comment expliquez-vous cela ?

Cet excès et cette précocité sont fréquents chez les imbéciles — au sens médical — ou chez les personnes incomplètement équilibrées. L'instinct, dans ce cas, est plus animal. En outre, je remarque, chez Violette

Nozières, une grande fantaisie sexuelle, l'envie de l'aventure.

— Donc, mythomane ? Y avait-il un remède ?

— Bien sûr : une très forte éducation, sévère et raisonnable à la fois, peut supprimer les instincts mauvais.

— Comment entendez-vous cette éducation ?

— La connaissance et la responsabilité en sont les deux principaux facteurs.

— En somme, vous rendez le milieu familial responsable ?

— Le professeur Hirschfeld approuve.

— Irez-vous, alors, jusqu'au bout de l'accusation ? Que faut-il penser de l'inceste ?

— Il est probable que c'est un mensonge. Il se peut que le père ait eu, pour sa fille, autrefois, des manifestations de tendresse un peu excessives. Alors, elle, avec cette fantaisie sexuelle dont je vous parlais, avec cette hantise, elle y a pensé, furtivement d'abord, puis avec une sorte d'obsession. Dans ma vie, j'ai vu beaucoup de cas où une observation, un fait minime de la petite enfance ont donné prétexte à des tragédies ultérieures.

— Toujours Freud, alors ?

— Il n'est pas près de devenir inactuel.

**M<sup>e</sup> CAMPINCHI**

Huit heures du soir : dix personnes attendent encore. Derrière lui, une journée compacte de travail. Cependant, ma curiosité inopportune le trouve disponible, alerte, précis.

— Voyons, dit-il, si nous posions le problème : pour tuer son père et sa mère, il faut être fou. Le sentiment filial est tellement ancré que cet acte est le fait d'un monstre. Monstre = anormal. Est-ce ce que la réalité confirme ? Je ne connais pas le dossier.

— En effet, Violette est une malade.

Sur la responsabilité, reprend M<sup>e</sup> Campinchi, dont les arguments, accourant, se groupent, s'échauffent, j'ai une opinion. Le criminel est toujours, en quelque sorte, un irresponsable.

— Bien sûr. Mais vous n'escamotez



M<sup>e</sup> Campinchi estime qu'il faut soigner et non punir les fous.

pas le problème ; vous le déplacez.

— Je vous réponds par la formule du professeur Grasset : l'hôpital-prison. Ça existe : en Grèce, en Russie, en Belgique, en Suède. Pourquoi pas chez nous ?

« Voyons, suivez le cours du temps. Autrefois, on faisait le procès aux animaux (je pense aux lions de Salammbô). La justice médiévale l'a fait aux cadavres des fous. Nous, nous le faisons encore aux fous. Avant Pinel (1793), on enchaînait les fous ; aujourd'hui, on les soigne. Le criminel est un malade qu'il faut soigner. »

— C'est pour vous une loi générale ?

— A peu près. Et je dirai même volontiers que, plus il est coupable, plus il est innocent.

Là-dessus, il cite Vacher, le vampire de Düsseldorf, Jeanne Veber, qui étranglait les enfants :

— Un enfant, on a envie de l'étrangler. Elle, au lieu de serrer les bras, elle serrait ses doigts.

Il précise sa pensée.

— Nous avons tous des tentations. Chez l'être normal, joue le réflexe de contrôle. Chez l'autre, non : vous avez le criminel. Dites-le bien : la psychiatrie commence et, pour la répression, nous en sommes encore à la barbarie.

Pour moi, je me sens depuis longtemps convaincue.

— Comprenez-moi, explique encore M<sup>e</sup> Campinchi. Je ne suis pas l'avocat qui réclame un acquittement ; je ne veux pas d'une sensibilité pleurnicharde. Mais j'aime les choses adaptées. Responsable ? Punissons. Malade ? Soignons.

(A suivre.) Maggie GUIRAL.

**VOILA CENT ANS**

Une histoire hallucinante

Dans la nuit du 20 au 21 octobre 1833, le gardien du cimetière Saint-Ouen fut éveillé par des cris épouvantables. Il courut vers l'endroit d'où ils partaient et, à la lueur de sa lanterne, il vit une fosse ouverte, un cadavre nu sur le sol et deux hommes râlants au milieu d'une mare de sang.

Voici ce qui s'était passé. Quelques jours auparavant, un riche habitant du boulevard du Temple était mort d'une attaque d'apoplexie ; sans enfants, il avait appelé près de lui ses deux cousins et il leur parlait sans cesse de la fortune qu'il leur laisserait.

Le vieillard enterré, les cousins, devenus des rivaux, cherchèrent le testament. En vain.

L'un d'eux se souvint alors que le fermier avait été enterré avec le costume qu'il portait le jour de sa mort. Le jeune homme prit une résolution hardie. Il se munit d'une pioche, attendit la nuit et se dirigea vers Saint-Ouen. En dépit d'une lune splendide, il sauta le mur du cimetière et s'engagea parmi les tombes, sa pioche sous le bras. En deux heures, il mit à découvert la fosse du vieillard ; il fit une pesée sur le couvercle, il déchira



Armé d'une pioche, un des cousins pénétra dans le cimetière.

le linceul qui enveloppait le corps et fouilla les vêtements. Comme il s'empara d'une feuille de papier pliée en quatre, un cri retentit à ses côtés, et un homme se précipita haletant sur le papier. C'était l'autre cousin qui avait suivi le profanateur et qui, bien dissimulé, avait assisté à l'exhumation sacrilège.

A coups de pioche, un combat s'engagea entre eux ; terrible, acharné ; ils furent tous deux blessés grièvement et s'abattirent à côté du cadavre.

Les deux cousins, guéris, furent condamnés l'un et l'autre à six mois de prison, et le piquant de cet horrible drame c'est que le testament les déshéritait tous les deux. Ils devinrent fous, paraît-il, à la suite de cette inutile et lugubre aventure.



Un des révoltés, brûlé à la face, et qui s'est finalement soumis.

**Des émeutiers intrépides**

Une des plus sanglantes émeutes enregistrées dans le courant de ces dernières années vient d'éclater à la prison d'Etat de Philadelphie. Quinze cents détenus, tous condamnés à de longs temps de réclusion, attaquèrent leurs gardiens et mirent le feu à l'établissement. De véritables scènes d'épouvante se déroulèrent dans les cellules et les corridors, où prisonniers et gardiens luttèrent dans un étroit corps à corps, tandis que des nuages épais de fumée les enveloppaient. Ce ne fut que grâce au dévouement du personnel que le feu put être maîtrisé à temps, mais il fallut trois heures pour mater les émeutiers et pour les ramener dans leurs quartiers respectifs.

\*\*\*

**Le constat indiscret**

Devant le président du tribunal civil de la Seine, en référé, l'autre samedi, deux époux en instance de divorce exposaient au magistrat un incident particulier du procès, qui se rapportait à l'enfant.

La mère prétendait refuser au père tout droit de visite, sous prétexte que celui-ci vivait dans des conditions « qui ne respectaient pas la morale et qui auraient pu fâcheusement impressionner l'enfant ». (sic).

Comme elle insistait en termes véhéments en demandant au président du tribunal de charger l'huissier-audienier de faire un constat, le président, éclatant de rire :

« ... L'honorable officier ministériel ne pourra tout de même pas constater les relations sexuelles de votre mari avec sa maîtresse !... »

Et le prétendu coupable obtint de voir son enfant chaque dimanche.

La mise en pages de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

Les manuscrits, copies dactylographiées, documents imprimés ou photographiques, insérés ou non, ne sont pas rendus. En aucun cas, l'Administration ne peut être tenue pour responsable de leur perte.

A partir du jeudi 2 novembre, vous lirez dans

**DETECTIVE**

un reportage sensationnel

**Pègre des Mers**

par Etienne HERVIER

**MARIANNE** PUBLIE CETTE SEMAINE :

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

un grand roman policier

**L'Homme du Maroc**

par Edgar Wallace

TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées 75c.

Abonnement - Franco et Colonies

Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

**DETECTIVE**

ADMINISTRATION REDACTION ABONNEMENTS

PARIS (VI<sup>e</sup>) - 3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS

COMPTÉ CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

DIRECTEUR MARIUS LARIQUE

FRANCE ET COLONIES 65,» 35,»

ÉTRANGER (TARIF A) 85,» 45,»

ÉTRANGER (TARIF B) 100,» 55,»

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Detective"

Marseille (de notre envoyé spécial).

UNDI, 8 octobre, les lourds vantaux du portail de la prison Chave s'ouvrirent. Ceux de la prison des Présentines aussi. La voiture cellulaire, au rythme régulier de son moteur, fila sur la poussière de la route vers la banlieue fleurie de « bastidons » roses entre des bouquets de pins maritimes.

C'était l'heure où les tramways, débordant de grappes humaines, descendaient, en grinçant sur leurs rails, vers la ville. Les dockers reprenaient leurs durs fardeaux à la Joliette, les usines lançaient, sur la masse brune des fumées, le cri blanc des sirènes. Au loin, les navires répondaient. Et, sur le vieux port, dominé par la « Bonne Mère » qui, du haut de son piédestal blanc, chauffait son corps doré au soleil méditerranéen, les marchands de poissons et les pêcheurs boucanés, insouciantes des événements, vendaient leur marchandise encore palpitante et raccommodaient leurs filets...

Nul ne regardait cette voiture banale et sévère. Nul ne cherchait à en percer le mystère. Quels étaient ces êtres qui avaient quitté leur cellule aux murs épais, aux barreaux solides, pour cette prison roulante ? Nul ne s'en souciait.

Car telle est la vie !... Marseille a oublié... Pourtant, les trois êtres qui, à cette heure matinale, étaient transportés vers Aix, où ils seront bientôt jugés, étaient trois monstres dont les crimes épouvantables avaient fait frissonner d'horreur et d'angoisse le monde entier.

Cet homme, au cou de taureau, bien planté sur ses jambes, au visage énergique, aux cheveux blancs taillés en brosse, au regard inquiet : Georges Sarret.

Cette fille, précocement flétrie, dont la figure tiraillée d'étranges tics pâlit sous la chevelure étrangement blanche : Catherine Schmidt.

Cette femme, au faciès pâle à coups de

gues, à quatre kilomètres d'Aix ? Celui-ci, rentrant de Rome et visitant la maison habitée par Sarret, qui lui en avait rendu les clés quelques semaines auparavant, découvre des taches suspectes. Les murs sont maculés de sang : les planchers sont rougis par l'acide ; une étrange mixture noire pourrit dans un coin du jardin. Du rez-de-chaussée au premier étage, où se trouve la salle de bain, une traînée à terre. On jurerait qu'on a promené un cadavre sur le parquet et dans les escaliers.

Sarret a été arrêté pour escroqueries à l'assurance. Les sœurs Schmidt sont à la prison des Présentines. Elles sont inculpées de complicité.

Il faut éclaircir cette affaire, mystérieuse dès son départ. Le chef de la Sûreté décide de gagner la partie. Il va voir Catherine Schmidt. C'est une femme. Elle est tendre. Elle est faible.

Pourtant, elle refuse de parler. Mais, devant l'accusation qui se précise, peu à peu son regard se creuse d'angoisse.

M. Cals décide, en désespoir de cause, d'interroger Philomène. Celle-ci hait le chef de la Sûreté d'une haine maladroite, inexplicable. Elle se montre d'abord hautaine avec le magistrat. Puis, soudain, semblant souffrir de sa présence, elle quitte son masque d'impassible orgueil, elle injurie, la bouche tordue de colère, celui qui vient l'interroger...

Rien... L'entravé avec les deux sœurs Schmidt n'a apporté aucune lumière sur les événements mystérieux qui se sont déroulés dans la villa aux murs de sang.

Sarret (ci-dessous), Catherine Schmidt (ci-contre) et sa sœur vont répondre de leurs crimes.



Le jury des Bouches-du-Rhône tiendra ses assises au Palais de Justice d'Aix



les détails de cette sinistre affaire, les enquêteurs ne sont pas prêts de les oublier.

— Pas plus, ajouta M. Cals, que la journée de la reconstitution du crime. Des milliers de curieux envahissaient la villa, en hurlant comme une meute éternelle par un désir de carnage. Catherine, à plusieurs reprises, se trouva mal. Je dus lui procurer des soins attentifs.

Comme l'opération judiciaire prenait fin et que les prisonniers se disposaient à remonter en voiture, je vis venir vers moi Philomène Schmidt. Cette femme qui, depuis le début de l'affaire, semblait m'avoir voué une haine irréductible, qui ne pouvait m'apercevoir sans grincer des dents, s'avancait, l'air humble et soumis.

— Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour ma sœur...

Une larme roula sur ses joues, Elle tourna vivement les talons. Je venais de gagner son cœur.

■ ■ ■

Les criminels, eux aussi, n'oublient pas. Des nuits et des nuits, Catherine s'est débattue contre l'étreinte des fantômes. Elle ne pouvait chasser de ses oreilles le bruit de la motocyclette. Elle avait mis le moteur en marche, dans le garage. Il ne fallait pas que les voisins entendissent l'éclat des coups de feu tirés par Sarret qui, derrière le paravent chinois de la chambre, guettait ses victimes.

Elle a cherché à s'amender. Chaque matin, elle servait la messe. Et, peu à peu, sous la couronne des cheveux blancs, le visage a pris la sérénité de la vieillesse. Mais l'éclat trouble du regard dit que cette femme n'a pas oublié.

Le remords rongé aussi Philomène dont le visage s'émacie chaque jour. Et Sarret, se refusant à croire à ses propres crimes, en cherche l'explication dans l'occultisme...

La voiture cellulaire est partie pour Aix. Dans quelques jours, devant le tribunal qui les jugera « au nom de Dieu et des hommes », les trois assassins de « l'Hermitage » comparaitront.

Puis, ce sera l'expiation...

Etienne HERVIER.



Catherine se met à genoux. Elle baise la tête et, d'une voix humble, confesse : — J'avoue avoir menti hier. Je vous demande pardon, ainsi qu'à tous ceux qui sont là.

Le policier considère le pauvre corps ployé. Un sentiment de pitié l'étreint. Il remarque que, depuis la veille, la chevelure de la prisonnière a blanchi. C'est déjà une vieille femme, elle qui n'a pas trente ans.

Tout se précise. Les dossiers s'accumulent sur le bureau de M. Rochu, juge d'instruction. On apprend tour à tour les tentatives d'escroqueries à l'assurance, pratiquées sur le cadavre d'un cordonnier phthisique, nommé Di Lorenzo, en 1925 ; la mort suspecte de Pierre Delteil, premier mari de Catherine ; l'assassinat du curé détroqué, Louis Chambon, et de sa maîtresse, Alphonsine Ballandraux, à la villa de « l'Hermitage », abattus à coups de carabine et dissous dans la baignoire où l'on avait versé cent litres d'acide sulfurique ; l'empoisonnement de Magali Herbin, pauvre fleur déjà flétrie que les sœurs Schmidt enlevèrent de son lit d'hôpital pour hâter sa mort et maquiller son cadavre, enterré sous le nom de Catherine Schmidt...

Le drame atroce de Georges Sarret se précipitait dans toute son horrible lumière. Et tous

Pendant la reconstitution du drame, une foule indignée était venue se masser autour de la villa « l'Hermitage ».



serpe, évoquant un profil d'oiseau de proie, à la bouche mince, perdue dans un rictus profond, aux gestes nerveux, autoritaires : Philomène Schmidt.

Sarret, les sœurs Schmidt ! Les trois alliés d'une ignoble association criminelle !

Comme la foule qui stationnait, le jour de la reconstitution du crime, à la villa tragique de « l'Hermitage », comme celle qui s'agglutinait, dans un même esprit de réprobation, devant le domicile des deux sœurs, place des Capucins, à Marseille, ces milliers de braves gens qui grouillaient, ce matin-là, sur la route suivie par le car n'auraient pas manqué de hurler leur dégoût, s'ils avaient pu deviner quel breelan de monstres il transportait.

■ ■ ■

Il y a des hommes qui, eux, n'oublient pas. Ce sont les policiers.

Dans le calme de son cabinet de travail, où téléphone et collaborateurs viennent tour à tour le relancer, M. Cals, chef de la Sûreté de Marseille, évoque pour moi, fait revivre devant mes yeux l'odyssée de l'ancien avocat-conseil, devenu courtier marron, escroc aux assurances et plusieurs fois assassin.

— Je me souviens de l'affaire Sarret comme si elle s'était passée hier, me dit-il.

Pourrait-il, en effet, oublier l'étrange déclaration de M. Poncelet, propriétaire de la villa de « l'Hermitage », sur la route de Vauvenar-

près de laquelle veillait, comme une sentinelle sous les armes, un immense cyprès noir.

Il reste encore Sarret. Lui aussi, détenté le clé du mystère. Mais parlera-t-il ?

— C'est un homme fort, pense M. Cals. Il ne dira rien...

Il hésite. Il se dispose même à envoyer à la prison Chave un inspecteur, chargé d'interroger le détenu. Simple formalité administrative qui mettra au repos sa conscience de fonctionnaire. La partie semble perdue d'avance.

Mais un secret instinct l'avertit qu'il est près de toucher à la victoire. Il rejette loin de lui ses hésitations et va trouver l'ancien avocat. Mis en sa présence, il sent que l'assassin va faiblir. Les questions se précipitent.

— Pourquoi avez-vous loué « l'Hermitage » ? A quelle date ? Vous êtes en contradiction avec les filles Schmidt.

Puis, à brûle-pourpoint : — Qui avez-vous tué ?

Et Sarret s'indigne, hurle.

— Avouez ! Sarret..., s'écrie M. Cals en le prenant à bras le corps ; vous êtes un escroc, mais vous n'êtes pas un assassin. On vous a menacé, vous vous êtes défendu ?

Le prisonnier avoue. Mais seulement le meurtre d'un homme « qui menaçait de le faire chanter ».

Le lendemain, à Catherine, le chef de la Sûreté déclare brutalement :

— Georges Sarret a avoué son crime !

IV. - LA FOUILLE. - LE PARLOIR. (1)

« En ai assez dit, je pense, sur le métier de « gaffe », pour qu'aucun de mes lecteurs ne soit tenté d'entrer dans la « carrière » d'où j'ai réussi à m'échapper... »

Et pourtant, pourtant, je n'ai pas encore parlé de deux obligations, de corvées auxquelles, parmi tant d'autres, le gardien de prison est astreint. L'une — c'est la fouille — est répugnante, abjecte, et je ne puis y penser sans avoir la nausée. L'autre — c'est le parloir — m'a laissé des souvenirs qui, lorsque je l'évoque, me font frissonner.

La fouille ! C'est la visite, la visite « à corps » de tout individu qui vient d'être incarcéré. Nul n'y échappe. Et voici comment la chose se passe :

Deux gardiens, désignés par le roulement, se tiennent dans un étroit local situé au rez-de-chaussée et qui communique, par une porte, avec une pièce où, pêle-mêle, les entrants sont jetés. L'homme du monde, le souteneur, l'inverti, l'assassin, le pauvre bougre, le vieux trainard tout grouillant de vermine, le tuberculeux qui crache ses poumons, le syphilitique dont un chancre rongé le visage... et l'innocent sont là, confondus, coude à coude. Les plus sales, les plus horribles à voir, les plus puants, les plus vicieux, les plus tarés éprouvent je ne sais quelle satisfaction à se frotter, à se coller aux élégants, aux civilisés, aux timides, à se livrer sur eux à des attouchements, à leur jeter des mots obscènes ou orduriers, à leur promettre — en quels termes ! — l'amour... On devine lequel.

Et si, dans le lot, dans la tournée, dans « l'arrivage », se trouve un prêtre — le cas se présente — ou un « professionnel » en robe de soirée décolletée et en sortie de bal — le cas se présente aussi ! — la fête est complète, la vie est belle... Mais pas pour le gaffe, qui, lui, doit se tenir prêt à faire le coup de poing afin de soustraire ces clients à la convoitise, aux entreprises du gibier de prison qui les apprécie, les prise tout particulièrement.

Un auxiliaire assiste les deux gardiens. Sa mission — c'est pour lui plus qu'une récréation, une véritable partie de plaisir ! — consiste à appeler chacun des nouveaux et à le pousser dans la salle de fouille.

Il le fait en bouffonnant, en gouaillant, en se privant d'aucun sarcasme, d'aucune plaisanterie, d'aucune appréciation... et, tout naturellement, c'est à ceux dont le costume, l'attitude, le langage révèlent qu'ils appartiennent à un autre monde que le sien qu'il réserve ses meilleurs mots, fait la meilleure mesure.

La séance est ouverte, le défilé commence. Deux « entrants » sont amenés devant nous. Ils tiennent en mains casquette ou chapeau. Ils y ont déposé tous les objets qu'ils avaient dans leurs poches et dont l'inventaire sera dressé. L'auxiliaire les en débarrasse et leur ordonne :

« A poil ! » Les « habitués », les miteux s'exécutent avec passivité, résignation... ou ostentation. Car il est des fanfarons de tatouage, de la saleté, de la déchéance physique, de la plaie et (le dirai-je ?) de telle conformation monstrueuse qu'on exhibe avec complaisance au gaffe, en le regardant avec insolence dans les yeux et en lui dédiant mentalement une proposition infâme.

Mais les autres ! Quel affolement, quelles supplications se lisent sur leurs visages, dans leurs yeux !

« A poil ! répète l'auxiliaire. Maintenant, s'il te faut une femme de chambre, je peux t'en servir.

Et le voilà qui arrache le veston, le gilet, les bretelles du nouveau, déboutonne son pantalon, son caleçon, l'oblige à se défaire de sa chemise, de ses souliers, de ses chaussettes.

Vous avez deviné que c'est à ce moment qu'il s'abandonne à son hilarité, qu'il fait de fines, de délicates remarques.

Qu'on m'épargne de les rapporter !... Ainsi dépouillé, qu'il soit carapaçonné de crasse ou habitué au bain quotidien, l'homme expose tous ses maux, toutes ses tares, tous ses vices même... et il n'est pour moi que de lui accorder un regard pour être renseigné sur les accidents qui lui arrivèrent au cours de ses fréquentations avec Vénus... ou avec Corydon !...

Cet homme, il m'appartient de le palper, de le fouiller du doigt entre ses orteils, de le

contraindre à se mettre dans l'état qui me permettra de lui faire subir ce qu'on appelle au régiment la visite de santé, de regarder dans ses narines, dans sa bouche, sous sa langue, dans ses oreilles, dans ses cheveux... et ce n'est pas tout !

Je dois lui masser le ventre, ce ventre dans les poils duquel, si souvent, le parasite prospère et pullule...

« Ecarte les jambes, commande l'auxiliaire... Baisse-toi... encore, encore, encore... »

L'homme est courbé en deux. Je passe derrière lui et, sans doigtier de caoutchouc, je l'explore afin de m'assurer qu'il n'a rien dissimulé, rien « planqué », au plus intime, au plus secret de lui-même...

Et si, d'aventure, il a un œil de verre, je l'oblige à l'enlever de son orbite pour que je puisse inspecter celui-ci comme j'ai inspecté chacun de ses orifices...

Eh bien ! malgré cet examen minutieux, implacable, qui ne respecte aucune susceptibilité, aucune pudeur, aucune condition sociale, aucun âge, cet examen, au cours de quoi l'auxiliaire ne cesse de faire le facétieux, il est des « planques » que le gaffe ne peut découvrir.

Cet individu, reléguable ou qui se sait promis au bagne, dont il espère bien, comme tous ceux qui y vont, pouvoir s'évader, s'est, par prévoyance, fait arracher deux ou trois molaire, qu'un dentiste ami a remplacées par des dents en or, des dents creuses dont chacune contient un diamant, une perle, objets éminemment précieux et que, partout, on trouve à monnayer.

Cet autre a avalé un petit tube d'ivoire, un petit tube composé de deux parties qui se visent l'une sur l'autre, comme celles d'un étui à aiguilles, et dans lequel il a glissé perles, diamants... ou poison — en prévision d'une condamnation à mort possible. Il a avalé ce tube... qu'il rendra chaque jour et que, chaque jour, il avalera de nouveau !...

Telle est la fouille. Et il n'est point rare qu'une séance dure deux ou trois heures, deux ou trois heures durant lesquelles le gaffe, offensé, révolté, dégoûté de tout... et de lui-même, palpe, inventorie, explore plusieurs douzaines de corps, touche des plaies, des saignées, arrache des pansements, déboucle des bandages — et, sans doute, propage des maux, des maladies, des affections.

■ ■ ■

Et le parloir ?

Ce n'est point mon odorat, ma vue, mon ouïe, mon toucher qui, ici, sont offensés. C'est tout ce qui subsiste en moi d'humanité, de sensibilité, de pitié.

Voici le cadre : une pièce de médiocres dimensions, éclairée par une petite fenêtre percée dans la partie haute d'une des parois et, naturellement, garnie de barreaux. Sol cimenté, murs nus. Cette pièce est séparée en deux parties par un grillage à mailles fines et fortes montant jusqu'au plafond et que soutiennent de solides pièces de fer. C'est ici que les détenus reçoivent leurs visites.

Extrait de sa cellule, l'homme est confié à deux gardiens qui le conduisent jusqu'au parloir, le font asseoir, s'assistent l'un à sa gauche, l'autre à sa droite et assisteront à tout l'entretien qu'il va avoir avec la ou les personnes qui ont été autorisées à le voir et qui se tiennent assises, de l'autre côté du grillage, à moins d'un mètre de lui.

Ah ! cette barrière, d'apparence si frêle, mais qui, pourtant, est infranchissable ! Que de scènes j'ai vues se jouer, que de confessions tragiques, burlesques, érotiques, j'ai entendues devant elle !...

J'ai vu des bandits, fous de désir, s'arracher les ongles, s'ensanglanter les mains sur le réseau métallique parce que, de l'autre côté, une femme pleurait, leur envoyait un baiser... ou les narguait en leur parlant de ses nouvelles amours, avec cette cruauté, cette impudeur, cette précision dans le détail dont, il faut bien le dire, Eve est seule capable.

J'ai vu des enfants qui avaient accompagné leur mère et qui, tremblant, suffoquant, tendaient les bras dans la direction d'un père qui, sous leurs regards, baissait la tête et pleurait silencieusement ; de vieilles femmes hagardes, hébétées, que la crainte et l'émotion rendaient muettes, considérant en hochant la tête le mauvais garçon qu'elles avaient mis au monde et qui n'avait rien à leur confesser... Sur cette grille, j'ai vu se briser des gestes furieux de haine ou de passion, se meurtrir

des visages que tourmentait la faim d'un baiser... ou d'une morsure, s'arrêter en bouillonnant des torrents de colère. J'ai entendu des halètements, des sanglots, des grincements de dents, des mots ignobles, de pathétiques formules, des phrases d'une douceur, d'une fraîcheur incomparables... et aussi des prières.

Quelles prières ?

Je vais essayer de me faire comprendre. L'homme est assis entre ses deux gardiens. Une femme, celle qu'il aime, est là, à un pas devant lui. La conversation (nouvelles des enfants, des parents, des amis) est tombée. Ces deux êtres ne se parlent plus que des yeux. Si je considère ceux de la visiteuse, puis ceux de mon client, je sais ce qu'ils se disent...

Alors, timidement, humblement, ou avec une résolution farouche, le détenu demande :

« Tes seins... Montre-moi tes seins. Si la femme est une pierreuse, la chose est faite en un tournemain, un tournemain professionnel. Mais, je l'ai dit, on le sait, il n'est point que des souteneurs, des bandits, dans les prisons. Et j'ai dit aussi que nul n'y échappe à l'obsession de l'amour... »

Alors ?

Alors, parfois, de l'autre côté de la barrière, c'est une brave mère de famille, une bourgeoise, une femme du monde qui est assise. On la prie. On l'implore. On la presse. Elle voudrait pouvoir donner cette satisfaction à celui qui, maintenant, pleure de désir. Mais quoi ? Devant ces deux étrangers, devant ces deux gardiens !... Sa pudeur, sa réserve s'insurgent. La prière se fait plus ardente, devient supplication. Brusquement, deux mains — quelquefois patriciennes — ouvrent une blouse, arrachent un soutien-gorge. Chacune d'elles s'empli d'un sein, l'expose aux regards du mari... et à ceux des « gaffes », des « gaffes » qui ne se privent pas toujours de dire ce qu'ils pensent de cette exhibition.

Qu'on me pardonne si je ne pousse pas la scène. Et qu'on me croie si je dis que, souvent, elle va plus loin, très loin, si loin que je conserve le souvenir de corps féminins — notamment de celui d'une épouse de condamné à mort — qui, sous mes yeux, furent secoués de spasmes...

Car les condamnés à mort sont autorisés, eux aussi, à recevoir des visites.

Il m'est arrivé, durant les premières semaines de ma carrière, d'en conduire un au parloir. Le brigadier m'avait ordonné de l'entraver. Je ne savais point ce que cela signifiait et j'en fis l'aveu. Mon chef me considéra avec un étonnement mêlé de dédain :

« Alors quoi ? Vous n'avez jamais entravé un homme ? »

« Jamais ! »

« Eh bien ! vous apprendrez aujourd'hui. C'est une excellente occasion. »

Il tenait une paire de menottes en mains dont il fit jouer la serrure devant moi et qu'il me remit, ainsi que la clef. Jamais encore je n'avais touché à ces lourdes chaînes. Aussi m'impressionnaient-elles fort.

Quand je fus devant le condamné il me présenta ses poignets. Mais sans doute avais-je mal profité de la leçon du brigadier, sans doute fis-je preuve d'une certaine gaucherie car l'homme sourit. Ce fut lui qui fit mon apprentissage.

« Mais non, chef, pas comme ça, voyons ! Vous avez tout du bleu ! Tenez, je mets ma main là, l'autre dessus... Passez la chaîne !... C'est fait ? Alors, bouclez et fermez à clef. »

Il était enchaîné. Ses mains étaient croisées sur sa poitrine. A peine pouvait-il faire le mouvement de porter une cigarette à ses lèvres.

Quelques minutes

s'écoulèrent. Un gardien de la « grande surveillance » survint, nous annonça que le « parloir » était prêt.

« Tu peux y conduire Jojo, me dit-il. »

Jojo était une brute. Aucune conscience. Aucune sensibilité. Son destin était de tuer. Il avait tué. Ses forfaits lui avaient valu une célébrité. Son nom était de ceux que les apprentis du crime gravent à la pointe du couteau sur les tables des bouges.

Jojo marchait entre mon collègue de la « grande surveillance » et moi. Il nous confia :

« Aujourd'hui, c'est ma vieille et ma frangine qui viennent m'apporter un petit bonjour. Dites-leur, les gaffes, faudra pas lui faire du plat à la môme, vous autres. Elle est gironde, vous allez voir ça ! C'est un morceau, la frangine à Jojo ! »

Le parloir des condamnés à mort est installé dans une cellule du rez-de-chaussée de la 13<sup>e</sup> Division. Derrière le grillage, les visiteuses étaient déjà installées.

Jojo s'assit.

« Eh bien ! la vieille, comment que ça va ? demanda-t-il, presque joyal. »

« Tout à la douce... c'est-à-dire qu'il y a la vieille qui ne dessoufle pas. »

Elle prit une prise dans une tabatière, à queue de rat, s'essuya le nez avec un vieux mouchoir jaunâtre fort sale, pendant que sa fille ajoutait :

« Et puis, il ne veut pas en foutre une secousse. C'est la vieille qui s'applique tout le boulot. »

« Et toi, la môme, ça va ? »

« Non, ça va pas ! De ce que t'as maintenant le nez dans le son, on dirait que ça m'a porté la poisse. Ils ne veulent plus les lâcher. A cause de la vie chère, qu'ils disent. Tu parles d'une mouise et d'un cafard. »

La mère reprit :

« Alors, tu te rends compte, Jojo, qu'on va pas loin avec les quelques fafes qu'elle peut rapporter. Le tutu (1) du vieux, ton tabac à toi... T'as qu'à voir !... »

La sœur, vingt ans, jolie, tenait une cigarette entre ses doigts. Elle lançait la fumée par les narines. De sa main libre, elle s'arrangea les cheveux. Sous un de ses « crans » qu'elle déplaça, je vis un tréfle à quatre feuilles tatoué, un tréfle à quatre feuilles qui devait lui porter bonheur.

« Tiens, ton tréfle ! remarqua Jojo. »

« La saloperie, dit simplement la fille. C'est la poisse, qu'il m'a foutue... Comme toi depuis que t'es ici ! »

Elle me considéra, paupières clignées.

« C'est ton gaffe, s'informa-t-elle. »

« Oui. »

« Vache avec toi ? »

« Non. Il ne me « cherche » pas. »

« C'est pas comme d'autres que t'as eus quelquefois. »

« Ah ! les tantes ! »

Jojo me regarda en riant.

« Vous pouvez dire que j'ai pensé souvent à ce que ce serait marrant de butter un gaffe entre les deux omoplates. Mais, maintenant, c'est midi pour moi. J'aurai jamais ce plaisir-là. »

Il faisait allusion à son exécution prochaine. Par une association d'idées, assez naturelle d'ailleurs, mais qui, en l'occurrence, avait de quoi faire frémir, la vieille s'informa avec une espèce de sollicitude :

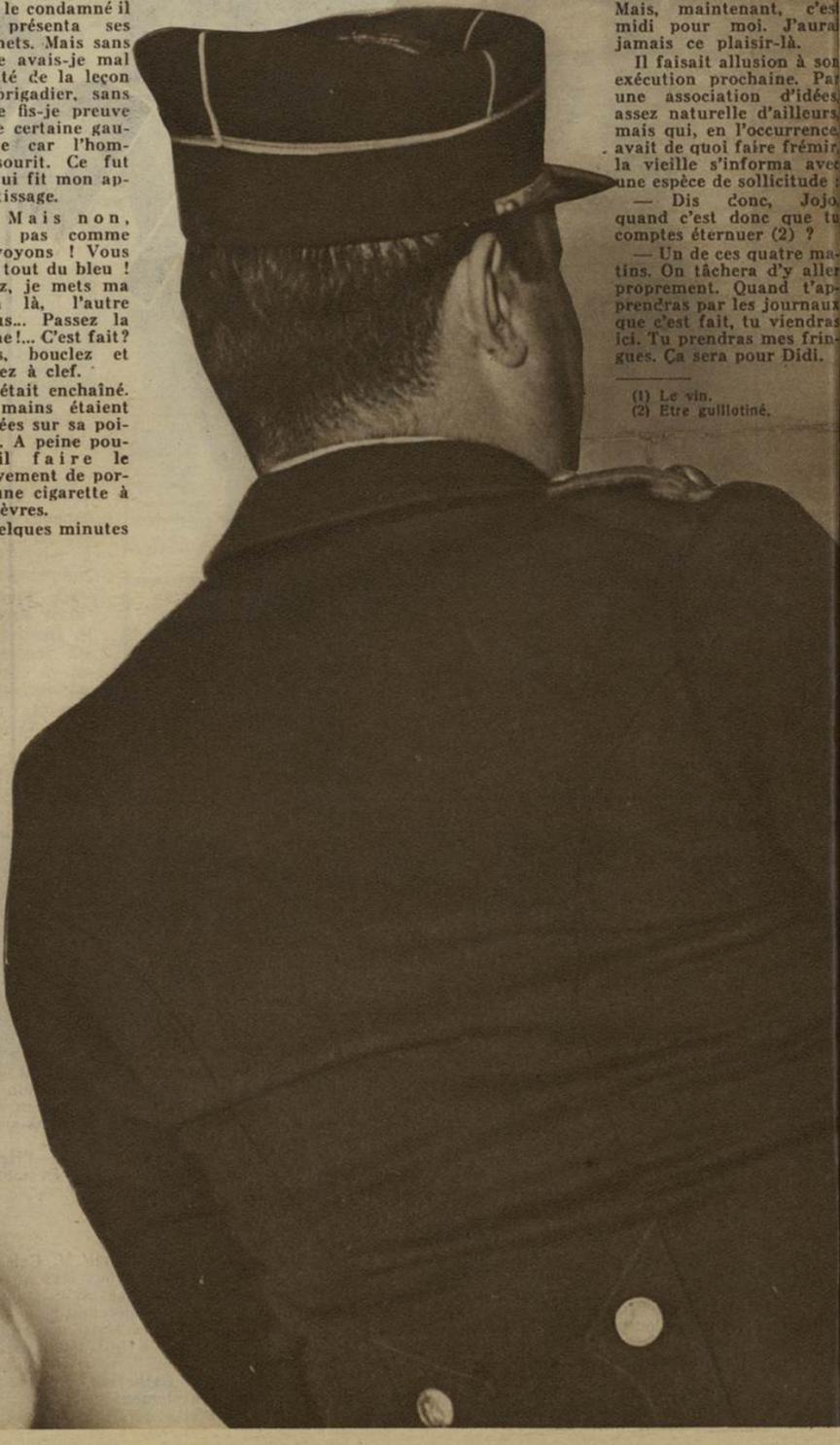
« Dis donc, Jojo, quand c'est donc que tu comptes éternuer (2) ? »

« Un de ces quatre matins. On tâchera d'y aller proprement. Quand t'apprentras par les journaux que c'est fait, tu viendras ici. Tu prendras mes fringues. Ça sera pour Didi. »

(1) Le vin.  
(2) Etre guillotiné.



L'homme du monde, le souteneur, l'inverti, l'assassin, le tuberculeux, le syphilitique, l'innocent sont là, confondus, côte à côte.



Au nom de Didi (c'était le frère cadet de Jojo), la fille explosa :

— Pour Didi ? Penses-tu ? J'aimerais mieux les foutre à la Seine. Oui, à la Seine... Monsieur Didi n'est qu'un « cresson » (3). Ça méprise ses vieux, ça méprise sa sœur. Monsieur travaille en usine ! Monsieur garde tout son fric pour lui. Monsieur ne connaît plus le chemin de la maison. Tes fringues à Didi ? T'es pas louf ? Depuis que t'es ici, t'a-t-il seulement envoyé un rond ?

— Le fait est, constata Jojo.

— Et avec ça, une peur des filles ! C'est pas un « homme » ! C'est pas comme toi, Jojo.

Son visage exprima l'admiration. Elle joignit les mains et, dans une sorte d'extase :

— Jojo, je te verrai toujours quand t'es entré dans la viande du tétard (4) des môurs. Couac ! qu'il a fait, ton lingue (5). Ça c'était du cousu-main !... Seulement, moi, je me demande une chose : comment que t'as fait pour le laisser sur le terrain, ton lingue ? Puisque tes initiales étaient gravés sur le manche et que, parmi les copains, il y a plus de bourriques qu'autre chose, tu savais bien que tu serais donné, poissé... Je ne comprends pas.

— Moi non plus, dit la vieille.

- (3) Poseur.
- (4) Agent de police.
- (5) Couteau.

Jojo avait pâli. Ses mains tremblaient sur sa poitrine. J'entendais le bruit des chaînettes de ses menottes. Il baissa la tête et, sur un ton d'excuses :

— Il y a que... Il y a... que, tout d'un coup, j'ai eu les foies. Alors, j'ai tout laissé là, et je les ai mis.

— Pourquoi que t'as eu les foies ?

— Eh bien ! voilà. Je butte le tétard. Bon. Je tombe. Je me baisse et je retire mon lingue... Comme de juste, il y avait du rouge sur la lame. Je l'ai essuyé, le rouge, sur de l'herbe. Je veux refermer mon lingue... Et qu'est-ce que je vois, sur la lame que je venais de bien essuyer?... Du rouge !... Autant de rouge qu'avant !... C'était pas régulier, ce truc-là... J'ai pensé que, quoi que je fasse, il y aurait toujours du rouge sur ma lame. Je l'ai laissée tomber et...

— T'avais signé ton ouvrage, Jojo !

Le gaffe que j'étais n'avait pas beaucoup de littérature. Pourtant, il avait un peu lu. C'est pourquoi, en entendant cette étrange, cette effarante confession, il pensait aux clefs de Barbe-Bleue, aux mains ensanglantées de Lady Macbeth, que tous les parfums de l'Arabie eussent été impuissants à purifier.

Les deux femmes étaient songeuses. Il est évident qu'elles ne reconnaissent plus leur fils et frère. On le leur avait changé en prison !

Au bout d'un temps, la plus jeune demanda : — Quand t'as bigorné le tétard, t'as enfoncé fort, hein ?

Jo, non sans fierté :

— Et comment ! Une partie du manche avait suivi la lame dans le lard.

— Alors, cherche plus... Le rouge que t'as retrouvé sur ta lame, après l'avoir essuyée dans l'herbe, sais-tu d'où qu'il venait ?

— Non. Tu le sais, toi ?

— Ben, il coulait du manche, eh, navet !...

Jo baissa la tête.

— Si c'est pas malheureux ! conclut la vieille.

Nous ramenâmes Jojo à sa cellule.

— Je m'pardonnerai jamais ça, me confia-t-il.

(A suivre.)

Confession recueillie et adaptée par

Pierre LA MAZIÈRE.

Ah ! cette barrière, d'apparence si frêle, qui sépare la mère de l'enfant, la femme de l'époux, la maîtresse de l'amant, que de confessions tragiques, burlesques, érotiques un « gaffe » peut-il recueillir de vantelle !

# CONFESION D'UN GEÔLIER

# FATS DIVERS



Magistrats et gendarmes démolirent le tas de fagots...

Avignon (de notre correspondant particulier).

AUTRE semaine, à Cabannes, un village proche d'Avignon — mais de l'autre côté de la Durance, — un jeune fermier découvrit, sous un hangar où les maçons travaillaient depuis quinze jours, un cadavre.

Ce cadavre, couché sur des sacs de plâtre, la face tournée vers le sol, barbe et cheveux ternis, les mains crispées comme pour lutter, c'était celui du paysan à qui appartenait le hangar, le vieux Henri Joly, un « vieux sauvage », disait-on.

Cette découverte fit grand bruit. Pour bien comprendre le retentissement de cette affaire, il faut savoir que le hangar où l'on venait de trouver le cadavre avait été détruit trois mois plus tôt par un incendie, et que la disparition du vieillard avait coïncidé avec cet incendie. Son neveu, au profit de qui il avait fait établir une prime d'assurance, le faisait rebâtir...

Mais il n'y eut pas que cette dernière circonstance qui aviva le mystère. Comment le vieillard, que l'on avait signalé à Toulon, faisant la noce avec des filles, était-il revenu au pays, sans se montrer à ses proches et sans reprendre possession de son bien ? Comment était-il mort ? Qui l'avait tué ?

Le mystère se compliqua encore, lorsque le médecin légiste ayant examiné le cadavre déclara que le vieillard avait succombé à une mort naturelle, mais qu'il était mort de faim. Dans quelle maison ? Avait-on transporté son cadavre ? La région était transformée en borborygme par des orages violents, mais les souliers du vieillard n'étaient pas maculés par la boue...



...derrière lequel ils découvrirent l'entrée du terrier.

## LA BÊTE ERRANTE



Le cadavre du fermier gisait près des sacs de plâtre

dans une faiblesse extrême. Il se raidit, voulut se relever. La mort le surprit dans sa crispation impuissante.

Joly possédait, avant d'être pris par son étrange folie, une petite ferme nette, bien ordonnée, entourée de riches vergers. Comme il arrivait à la soixantaine, il découvrit qu'il était presque ruiné...

A la suite de quels revers ? Tout ce qu'on sait, c'est que, un soir d'avril dernier, pris de rage, il tira deux coups de revolver sur ses voisins, les époux Blache, et les blessa.

Il fut condamné à deux ans de prison, avec application de la loi Bérenger.

Joly rentra à sa ferme, obsédé. Il n'avait plus le sou.

Sa femme — le seul être qui l'aimât — était morte pendant qu'il était en prévention.

Quelle idée eut-il ? Pensait-il que, en mettant le feu à sa ferme, il se procurerait l'argent qu'il n'avait plus ? Tout ce qu'on sait, c'est que, dans la nuit du 17 au 18 juin, sa ferme brûla. On voulut interroger Joly : il n'était plus là. On fouilla les décombres ; on sonda la Durance ; on parcourut les routes. On ne le trouva nulle part.

La découverte du cadavre mettait un terme à ces recherches.

Et on comprit pourquoi Joly s'était terré comme un renard.

L'incendie, c'était lui qui l'avait allumé. Par lucre ou pour détruire une maison où le malheur était venu ? Qui le saura ?

Mais quand la maison commença à être réduite en cendres, la menace que tout suris implique apparut au vieillard.

— Incendie volontaire ! Je ferai deux années de prison, plus une peine nouvelle.

Joly prit la fuite... Marseille... Toulon... L'oubli cherché dans les bouges, mais jamais rencontré ; le repos demandé à l'esprit tourmenté comme au corps fatigué et jamais trouvé...

Dès que le bruit fait autour de sa disparition se fut un peu calmé, Joly revint près de sa ferme, près des lieux qui lui furent chers et qui lui avaient appartenu...

Où aurait-il pu aller, sans argent, si ce n'est dans « sa » terre ?

Il y vécut trois mois, trois mois caché dans un terrier qui était déjà un tombeau, et, quand la mort l'a pris, le vieillard n'était déjà plus un vivant : ce n'était plus qu'un fantôme revenu pleurer sur un bonheur défunt.

Henri BÉCRIAUX.



Joly possédait une petite ferme nette et bien ordonnée

On se posait toutes ces questions, lorsque le commissaire Tomasi qui faisait l'enquête aperçut un trou, dissimulé sous un tas de fagots.

On écarta deux fagots : l'orifice apparut plus grand. Il menait à un véritable abri. Un amoncellement de lettres déchirées, des papiers au nom de Joly jonchaient le sol.

On reconstitua le drame de la mort mystérieuse du « sauvage ». A quelques mètres du chantier, installé sur les ruines de ce qui avait été « sa ferme », le vieillard avait dû vivre caché, secrètement terré, pendant trois mois. Puis, les pluies étaient venues le déloger de son terrier. Le canal, grossi par les eaux, avait noyé la cachette. Joly avait dû en sortir. Il revint à la lumière, trébucha sur un sac et tomba... Comme, depuis trois mois qu'il vivait dans sa singulière retraite, Joly ne se nourrissait plus que de melons ou de raisins volés (dont on retrouva les détritres), il était



La famille Joly-Galleron faisant les vendanges, près de la propriété que leur a léguée le désespéré.

## UN APPAREIL PORTATIF ET 40 MORCEAUX

FR  
**39**  
PAR MOIS

Frs  
**476**

8 JOURS A L'ESSAI  
1<sup>er</sup> versement  
1 mois après la livraison

« L'appareil portatif à aiguilles « Réve Idéal », est d'une sonorité parfaite, dimensions : 42x32x16 cm. Il est muni d'un moteur Thorens à manivelle inclinée à vis sans fin, absolument silencieux et garanti. L'appareil seul Fr. : 276, payables Fr. : 23, par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux (20 chants, 20 orchestres) à aiguilles, choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés. Fr. : 200 payables Fr. : 16 par mois (Fr. : 24, 1<sup>er</sup> versement). Nous recommandons notre combinaison de l'appareil et 20 disques au prix de Fr. : 476, payables Fr. : 47, par mois (Fr. : 47, 1<sup>er</sup> versement). Nous fournissons tous les appareils et disques Pathé et Idéal. »



DEMANDEZ  
NOTRE CATALOGUE  
GÉNÉRAL No 46

8 jours à l'essai

### BULLETIN DE COMMANDE D 25

Je prie la Maison Girard et Boitte, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif Réve-Idéal, à aiguilles ainsi qu'une série de 20 disques (40 morceaux) (payer ce qui ne convient pas), au prix de fr. .... que je paierai fr. .... par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à ..... le ..... 193

Nom et prénoms .....  
Profession ou qualité .....  
Domicile .....  
Département .....  
Gare .....

Signature :

# Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>)

**LA CHANCE ET LE BONHEUR**  
illumineront  
votre vie, si vous possédez  
**la MYSTÉRIEUSE FLEUR D'AMOUR**  
préparée spécialement pour vous, lumineuse dans la nuit, au parfum magique, sûr de son pouvoir, je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai, sans engagement de votre part.  
Choisissez la fleur que vous désirez rose ou œillet blanc. Une étude de votre vie et votre portrait graphologique seront offerts gratuitement pour toute demande.  
Indiquer vous-même votre date de naissance et joindre 3 frs. pour frais d'envoi.  
NOMBREUSES ATTESTATIONS  
PROF. AOUR T. Rue Franklin 30 LYON

**J'AI MAIGRI**  
de 6 livres en 6 jours par simples frictions avec composé à base de plantes. J'ai fait vous da faire connaître gratuit et discret, ma recette simple, facile et peu coûteuse, recommandée par corps médical. M<sup>me</sup> BOS, 67, rue Rochecouart, Paris.

**2.000** francs par mois rapidement en suivant les cours par correspondance de  
**L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS**  
38, rue de Rochecouart, Paris (9<sup>e</sup>)  
Renseignements gratuits.

**VOS SEINS**  
Sont-ils insuffisants ? Trop Gros ? Tombants ? Écrivez-moi en toute confiance, n'envoyez pas d'argent, je vous ferai connaître gratuitement, simple recette à faire vous-même en secret. Quelque soit votre âge vous obtiendrez vite des seins bien fermes et beaux. Joindre 1 fr. en timbre pour réponse confidentielle très discrète. Mme A. E. Mariéno, 75, Rue de Flandre.

**ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance)**  
Brochure gratuite sur demande  
34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

**DE JOLIS SEINS**  
Pour développer ou raffermir les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser à la fois les glandes mammaires et les muscles sus-mammaires. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO vous donnera rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien spécialiste, il est excellent pour le sein et d'une efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement (joindre timbre). Labo. T. SYBO, 34, rue St-Lazare, Paris (9<sup>e</sup>).

**CONCOURS 1934**  
Secrétaire près les Commissariats de  
**POLICE à PARIS**  
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7<sup>e</sup>.

**POUR VOUS, les MILLIONS**  
de la Loterie Nationale et une foule d'événements heureux si vous accomplissez les actes décisifs de votre existence à la minute, à l'heure, le jour prescrits.

**LE PLANOTOSCOPE,**  
appareil à aiguille mobile astrale, est indispensable pour déterminer avec précision vos périodes favorables aux principaux actes de la vie (loteries, courses, mariage, placements, etc...).  
Cet appareil, d'un maniement facile, accompagné de l'ouvrage explicatif, est expédié franco contre 25 fr.  
Envoyer commande à  
SADACS (Service 6), 14, r. La Condamine, Paris-17<sup>e</sup>.

**AUX FUMEURS**  
Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez la cigarette, le livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.  
REMEDES WOODS, 10, Archer Street (219 TR), Londres W 1

**Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane**  
Fr. 37- Fr. 60-  
Fr. 100- Fr. 150-  
affranchir lettres 1.50 cartes post. 0,90  
100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.  
**MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509**

**FEMMES, NE SOUFFREZ PLUS**  
A base d'extraits mammaires et ovariens et de plantes, la FANDORINE est le remède scientifique et non toxique des maladies de la femme, de ses maux, migraines, vapeurs, bouffées de chaleur, étourdissements, nervosité, idées noires, insomnies, métrites, suites de couche, douleurs dans le ventre, tendance à la congestion, couperose. Elle est indispensable aux jeunes filles au moment de la formation. Elle règle l'organisme féminin, comme un horloger répare une montre, rétablit le fonctionnement des glandes endocrines, arrête les hémorragies utérines.  
C'est une cure de rajeunissement.  
(Communications à l'Académie de Médecine de Paris, et à l'Académie des Sciences de Toulouse).  
Le flacon : 8,50, 1<sup>er</sup> 9 frs. La triple flacon : 18 frs.  
CHATELAIN, 2, r. de Valenciennes, Paris, et ttes ph<sup>ies</sup>

Nantes (de notre envoyé spécial).

Il, pour un policier, les premières minutes qui suivent un drame sont précieuses, il n'en va pas de même pour le reporter chargé de fixer l'atmosphère, le « climat » de ce drame.

Trop d'éléments, encore mal dégagés de leur gangue de mystère, déforment la véritable physionomie de l'affaire. Trop de rumeurs, trop de pistes divergentes, égarent encore l'opinion, surtout si les points de repère essentiels, si les indices nécessaires, manquent.

Combien la tâche paraît plus aisée, au contraire, si quelques jours, quelques semaines se sont écoulés, si les premières ténèbres se sont dissipées, si le drame, élagué des confusions des premières heures, n'est plus qu'une équation à une seule inconnue.

Telles étaient mes réflexions tandis qu'on m'exposait le crime, déjà vieux d'un mois, du quai de la Fosse.

Le drame, en effet, me paraissait très simple.

Un dimanche soir, on découvre dans sa

rant l'été, et surtout le dimanche, beaucoup de locataires ont déserté leur appartement pour la Baule.

C'est là, pour les professionnels de la cambriole, pour les malfaiteurs de passage, l'occasion d'une recrudescence d'activité. Leur tâche est d'autant plus aisée que peu d'immeubles à Nantes possèdent des loges de concierges. Les concierges, quand elles existent, habitent au sixième et n'ont pour mission que d'entretenir la propreté de l'escalier.

C'est le cas — entre tant d'autres — du 77 du quai de la Fosse. Un couloir — s'ouvrant entre deux boutiques — conduit à l'escalier qui monte aux étages. Au premier étage habitent Mme Moreau, la boulangère, et ses deux enfants, Frédéric et Emilie Moreau. Le malfaiteur savait-il que, chaque dimanche, la boulangerie étant fermée, M. Moreau et sa sœur s'absentent pour aller au bord de la mer et laissent seule, à l'appartement, la septuagénaire ? Ou bien, au hasard, s'est-il introduit dans l'appartement des boulangers, persuadé qu'il s'y trouverait seul et que nul ne viendrait le troubler dans sa besogne ?



A peine eut-on connaissance du drame, qu'une foule de curieux vint se masser devant la boulangerie et multiplia les hypothèses les plus invraisemblables.

# UN CRIME



# TÉNÉBREUX

Placards et tiroirs, tout avait été bouleversé dans la chambre du crime.

chambre une vieille boulangère égorgée. Les deux autres pièces de l'appartement sont bouleversées; une armoire est ouverte; les tiroirs en ont été hâtivement tirés et vidés sur le plancher. Du linge est répandu sur le sol. Spectacle classique d'un cambriolage interrompu. Le malfaiteur, surpris par la vieille dame, bondit sur elle, cherche d'abord à étouffer ses cris, en plaquant sur sa bouche sa main tendue, puis l'égorge à coups de couteau ou de rasoir.

Certes, on ne relève sur la porte d'entrée du logement de la victime, aucune trace d'effraction. Mais il est facile de supposer — la porte n'ayant été fermée qu'au loquet — que le malfaiteur s'est introduit dans l'appartement avec une fausse clé.

Mais, premier détail troublant : non seulement nul ne remarque, cet après-midi-là, entrant ou sortant du numéro 77 du quai de la Fosse — la maison du drame — un individu suspect, mais encore aucune empreinte ne peut être recueillie dans les pièces fouillées par l'assassin.

D'empreintes, il n'est que celles — hélas inutilisables — qui apparaissent sur le cou et la joue droite de la victime : la veine jugulaire a été sectionnée. La gorge porte des traces très nettes de strangulation. La joue droite est tuméfiée et laisse même apercevoir des marques d'ongles. De ces constatations, tout au plus peut-on conclure que l'assassin a tenté d'étrangler la vieille dame avec sa main droite, et que, acharné à faire mourir sa victime, il l'a achevée, de la main gauche, à coups de couteau.

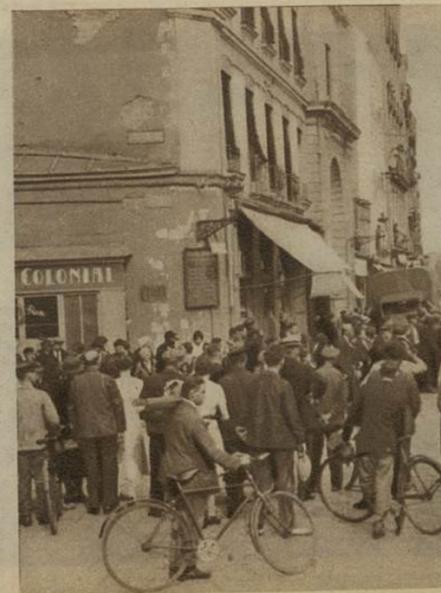
Autre remarque : si un portefeuille contenant trois ou quatre billets de cent francs a été vidé de son contenu, des bijoux, bien en vue sur une commode, ont été négligés. Seule, une bague a tenté le malfaiteur. Mais le coffre-fort, dissimulé, d'ailleurs, au rez-de-chaussée, dans la boulangerie, est resté intact.

Coup prémédité ? Crime crapuleux ? Vengeance ? Telles sont les premières questions que se posent les enquêteurs.

Au moment où éclate le drame du quai de la Fosse, une série de cambriolages viennent de se succéder à Nantes. Cambriolages chroniques, si l'on peut dire. Du-



Les deux enfants de la victime s'étaient rendus, ce dimanche-là, à la Baule.



Ce dimanche-là, en tout cas, M. Frédéric Moreau et sa sœur sont partis depuis le matin à la Baule. La vieille dame est restée seule. Comme chaque dimanche, aussi, son frère, l'abbé Olive, professeur en retraite du Séminaire de Saint-Sulpice, vient lui rendre visite. Il est une heure et demie de l'après-midi. A trois heures l'abbé quitte sa sœur et retourne chez lui, en faisant halte, chemin faisant, à l'église Sainte-Croix. A neuf heures, au retour de M. Moreau et de sa sœur, c'est la découverte du drame.

A quelle heure faut-il placer l'heure du crime ?

Voilà un point essentiel qui préoccupe tous ceux qui se penchent sur le drame. Les raisins trouvés dans l'estomac de la victime, dit le médecin légiste, ont été ingérés moins de deux heures avant la mort. Or, la victime n'a pas touché au repas que lui avaient préparé ses enfants, ni aux fruits que lui a apportés son frère. Si l'on admet qu'elle a mangé ces raisins entre midi et une heure, la mort se placerait ainsi avant trois heures. Mais l'abbé Olive a quitté sa sœur à trois heures.

D'autre part le seul témoignage que l'on ait pu recueillir touchant de près cette mystérieuse affaire est celui de Mlle Favereau, la domestique des époux Praud, habitant l'étage au-dessus. Mlle Favereau, elle aussi, se trouvait seule, ce dimanche-là. La fenêtre de sa cuisine, qui donne sur la cour où prend jour la fenêtre de la chambre de la septuagénaire, était ouverte.

— J'entendis bien, me dit-elle, comme un murmure confus, étouffé, qui montait de la chambre de Mme Moreau, mais je n'y prêtai guère attention. Quelques minutes après, d'ailleurs, la porte d'entrée de l'appartement vibra fortement comme il arrive lorsque la porte de l'étage du dessous se referme brutalement. Je n'ai pas eu la curiosité de regarder qui s'en allait. Il était à ce moment, si j'ai bonne mémoire, cinq heures moins le quart. Mais, à aucune minute, je n'ai entendu un cri d'alarme, un appel, et pourtant, vous le voyez, j'étais contre cette fenêtre, à quelques mètres de la chambre du drame...

Pas le moindre indice, pas le moindre signalement, en dehors de ce mince témoignage. Le drame a lieu, un dimanche, en plein après-midi. Personne n'a rien vu ni rien entendu. L'homme a pu rentrer dans l'immeuble, son trousseau de fausses clés dans sa poche, et ressortir, un quart d'heure après, les mains peut-être ensanglantées sans attirer l'attention.

Il fallut, le soir, le retour de M. Moreau et de sa sœur pour qu'on s'aperçût qu'une vieille dame avait été étranglée et égorgée en plein jour.

Voyez donc comme une affaire très simple, en apparence, peut se compliquer et devenir aussi mystérieuse que la plus tenace des énigmes.

Ah! ce ne sont pas, certes, les pistes

qui ont manqué, ni les dénonciations, ni les interrogatoires. Il faut bien dire que tout crime retentissant remue, comme une drague, la lie des vengeances et des rancunes.

— J'ai entendu dire que...

On vérifie. On confronte. On passe au crible. Et c'est encore une lueur qui s'évanouit.

Le mystère qui entourait le drame du quai de la Fosse était fait de toutes ces rumeurs, de tous ces chuchotements. Ce drame très simple devenait singulier parce qu'il pesait sur lui trop de choses: relents de bas-fonds, secrets d'alcôve, racontars de boutiques. Parce qu'une pauvre vieille sans défense avait été trouvée égorgée dans sa chambre, tout cela s'était levé comme une lame de boue.

Et puis, soudain, alors même que le fils de la victime, excédé, ne mettait plus aucun zèle à aider la justice, les enquêteurs, ténaces, trouvent le fil conducteur — deux recéleurs, Leborgne et Thomas, porteurs de cinq louis d'or, et qui dénoncent celui dont ils détiennent ces pièces: un garnement de vingt ans, Roger Grelaud, qui n'en est pas à son coup d'essai.

Les louis d'or ont bien été dérobés chez la vieille boulangère et l'on retrouve, au cours d'une perquisition, chez la mère de Grelaud, la bague également disparue...

L'énigme, cette fois, s'éclaire... Ce drame ténébreux est réduit à ses simples proportions: un cambriolage « à la flan » qui tourne au tragique.

Que la police n'ait point retrouvé le coupable, et longtemps encore de troubles rumeurs eussent enveloppé ce drame du quartier du quai de la Fosse, toujours plein de querelles et de batailles, et auquel la nuit, avec ses ombres équivoques, donne, chaque soir, son vrai visage de mystère et d'angoisse...

Marcel MONTARRON.

Assise près d'une fenêtre à l'étage au-dessus, M<sup>lle</sup> Favereau (ci-contre) n'entendit rien de suspect.

Sur le quai de la Fosse, les obsèques de M<sup>me</sup> Moreau provoquèrent une vive émotion





La parade va commencer et la scène fulgure de toutes ses lumières.

L'angle du boulevard franchi, on est saisi dans la coulée infernale et fascinante

# ATTENTION FAUBOURG MONTMARTRE

A mort d'Oscar Dufrenoy dans son bureau du « Palace » a jeté un coup de projecteur sur ce coin caractéristique de Paris qui s'appelle le Faubourg-Montmartre. On a pu n'y trouver qu'un intérêt, si j'ose dire, géographique. Que le « Palace » ait été situé ailleurs, et le marin mystérieux n'en aurait pas moins frappé le grand impresario ? Je ne le crois pas. Aucun drame qui se déroule dans le Faubourg n'est indifférent au Faubourg. Rien ne peut s'y passer qui échappe à son atmosphère, à son influence ; je suis tenté d'écrire : à sa loi.

Cela peut paraître étrange à ceux qui ne connaissent pas cette atmosphère. Elle est telle qu'elle est plus qu'une atmosphère. Le Faubourg a plus qu'une personnalité ; il est une personne. Je ne crois pas qu'un autre quartier de Paris, et même qu'un autre quartier dans le monde, puisse prétendre être ainsi isolé dans le chaos d'une grande ville, et être, comme lui, un Etat dans l'Etat.

Entre le boulevard Montmartre et le carré-four Châteaudun, il y a cette artère relativement large, d'apparence banale, rapidement indéchiffrable. Le passant, le provincial ne lui trouvent qu'un rythme accéléré, une fièvre de la circulation, une vie qui les amuse sans les inquiéter. Et, pourtant, je ne crois pas qu'il existe une seule surface du monde habitée où la moyenne du mètre carré de trottoir soit plus riche en souvenirs dramatiques, plus prometteuse de drames prochains.

Cela tient, au début, de sa seule situation. Le Faubourg-Montmartre semble être la séparation exacte entre l'est et l'ouest de Paris, les quartiers du luxe et les quartiers populaires. Le carrefour Drouot, l'Opéra, il les sent à sa droite, mais, à sa gauche, c'est la porte Saint-Denis, borne des routes où la vie est moins brillante, plus lente, plus chargée de peine.

du matin et cinq heures de l'après-midi.

A neuf heures, le Faubourg a l'air de s'éveiller comme une rue de province. On achève de balayer les ruisseaux, les autobus passent chargés de gens fraîchement lavés, en vestons fatigués, en petites robes de quai sous, pourvus de l'apparence veule et résignée des petits employés qui vont au travail. Dans les bars, celui du couple, la femme, d'habitude l'homme est nécessaire la nuit, qui tient le comptoir le jour, est à son poste et verse des cafés-crèmes à des clients inoffensifs. Dans les magasins, on achète avec calme des chaussettes ou du savon, car à peu près tous les commerçants du Faubourg, à part les cafetiers, sont des parfumeurs ou des chemisiers. C'est à peine si, en regardant attentivement les vitrines, on ne remarque pas que les chemises sont de couleur trop tendre, les chaussettes à dessins trop saugrenus, les cravates trop multicolores, les pochettes trop flamboyantes.

Animé, frais, commercant, joyeux, sain, le Faubourg dort. Dans les cent hôtels qui le bordent, ce sont les heures de repos. Les femmes de chambre dorment ; le patron va se faire couper les cheveux ; le portier lave les escaliers. Le tableau noir où sont tracées à la craie les heures de réveil porte : « Le n° 6 à quatre heures ; le n° 10 à quatre heures et demie ; le n° 3 à quatre heures moins le quart »... Rideaux tirés dans les chambres tièdes où flotte l'odeur des fleurs fanées, de la poudre de riz et de l'amour, des bas de soie craqués jetés à la volée, des billets de dix francs et de cinquante francs froissés dans un sac posé sur la cheminée, un revolver dans le tiroir de la table de nuit, le Faubourg reprend haleine avant la parade du soir.

Car cinq heures arrivent. Les sonnettes résonnent dans les hôtels. Dans les bars, le patron descend à son comptoir en roulant des épaules et commence à lancer des : « Salut, Bob ! Bonsol, Fred ! », à des garçons silencieux qui se balancent sur leurs jambes et répondent en portant deux doigts au chapeau.

Je dis : au chapeau, car on ne rencontre pas une seule casquette dans le Faubourg. On en peut trouver à Montmartre, plus haut, rue Fontaine ou place Blanche. Dans le Faubourg, le chapeau n'est qu'un accessoire.

recevoir, pour accepter l'observateur de l'aventure. Alors, elle se fait enveloppante, elle devient une drogue. Tous ceux qui, par profession, vivent à côté du fait-divers, les journalistes d'informations, par exemple, sont presque tous soumis à cette intoxication du Faubourg parce qu'il leur donne sans cesse une nourriture nouvelle. Je me rappelle avoir passé, à mes débuts dans le journalisme, pendant des mois, toutes mes nuits dans le Faubourg, à boire, à regarder, à écouter.

On ne s'en débarrasse pas facilement. Comme la vie dure et aride du bled, du désert, la vie misérable, décevante, écumante du Faubourg tient au cœur et au ventre ceux qui y ont goûté.

J'ai, par hasard, retrouvé à Paris, dans d'autres quartiers, ou en province, ou même à l'étranger, des femmes du Faubourg qu'une heureuse chance avait transformées en bourgeoises. Pourvues de maris, de paix, socialement reclassées, elles étaient sages et heureuses. Et pourtant, après une heure de conversation et de confidences, toutes, toutes, ont eu un regard, une seconde vacillant, une voix, une seconde cassée, pour murmurer : — Ah ! le Faubourg !...

Au fond des prisons centrales, à la chaîne de Cayenne, dans les royaumes de l'évasion, de Mexico à Caracas et à Santiago, les hommes du « milieu », punis ou exilés, ne rêvent qu'à un endroit du monde : deux trottoirs de trois cents mètres de long — le Faubourg. Comme il a plusieurs visages, le Faubourg a plusieurs scènes, plusieurs « plateaux », comme on dit au théâtre.

D'abord ses coulisées, le réseau de rues qui l'environne, qui lui apportent son sang. Plus encore que lui, elles changent d'aspect de la nuit au jour. Dans la journée, elles appartiennent aux banques, aux hommes d'affaires, aux diamantaires. La nuit, tous les bureaux éteints et déserts, les patrons retirés dans leurs villas de Neuilly, les employés dans leurs deux pièces des Batteux-Chaumont, leurs rues appartiennent à ceux du « milieu ».

Rue de Provence, rue Cadet, rue de la Grange-Batelière, rue Bergère, rue Bleue. Chaque quatre maisons, clignote l'enseigne, nue et livide comme un cadavre, d'un hôtel. Parfois, il a encore un nom, reflet de la vie du premier patron qui l'a achalandé avec les économies abîmement accumulées dans la limonade, le tablier blanc au ventre : Hôtel du Pas-de-Calais, Hôtel de Montlémar.

Mais, souvent, il n'a même pas de nom. Il est un hôtel, il s'appelle « Hôtel ». Peu de locataires réguliers y habitent, des employés. Les seuls résidents, ou à peu près, sont des serviteurs de l'amour vénal, femmes seules, rarement : femmes avec leurs souteneurs. On les loge à la semaine, au mois, dans des chambres étroites au trottoir ou au quatrième étage. Les chambres du premier, du second, sont presque uniquement réservées aux « passes ».

Chacun de ces hôtels a ses habitudes. L'accord a été depuis longtemps conclu avec le patron. La fille qui y amène un client de passage touche un pourcentage sur le prix de la chambre, trois francs ou cinq francs pour un abri d'amour qu'on fait payer quinze ou vingt francs pour une heure.

Le mécanisme est simple. La femme qui entre suivie d'un homme dont l'air un peu honteux, un peu inquiet, est toujours risible, ne demande rien et on ne lui demande rien. Le garçon ou la bonne sort une serviette d'un placard, précède le couple dans les étages. Les chambres de « passe » sont toujours ouvertes de l'extérieur. Le garçon reçoit le prix de la chambre, cligne de l'œil vers la femme pour lui dire :

— Ça va, je t'ai reconnue. On te portera ça à ton crédit.

Et il s'en va en baillant. S'il estime, une heure après, que le client s'attarde à la porte, trop, il n'hésite pas à aller frapper à la porte. Ce quartier de l'amour sans amour est également celui de l'amour à tous les prix. Les habitudes des hôtels « Hôtel » ne valent pas un ruban d'ombre. Chaque femme

bourg, la scène, la parade, les bonimentes aux regards effrontés.

Le Faubourg ressemble à un fleuve frontière, comme le Rhin. Deux peuples vivent sur les rives opposées. La rive gauche du Faubourg n'a rien de commun, pour l'apparence, avec la rive droite.

En fait, le seul trottoir de droite appartient aux prostituées, au racolage.

Il y a cela plusieurs raisons. D'abord, la rive gauche est encombrée de salles de spectacle. Il y a précisément le « Palace », un autre cinéma, le « Fantasio », cercle, dancing, boîte à attractions et à girls. Il est difficile de racoler devant leurs portes souvent encombrées, sous la surveillance et les rebuffades des chasseurs, des chauffeurs de taxi, des agents.

De plus, chaque prostituée étant presque toujours sous la domination d'un souteneur, il convient que celui-ci puisse surveiller sa femme d'assez près pour que rien ne lui échappe, d'assez loin pour ne pas la gêner et intimider les clients éventuels. D'un trottoir à l'autre, c'est très facile. Les barbeaux ont donc décidé que le trottoir de gauche leur appartenait.

Et le Faubourg, humblement s'est plié à cette loi. Son aspect s'est modifié pour rendre cette coutume officielle. A droite, pour les filles, se sont ouvertes une série de brasseries, commodos d'accès, vitrines éclatantes de lumière où, rangées sur des banquettes devant des bocks, les femmes sont en montre comme des potiches derrière une glace. Les clients peuvent choisir vite et en toute discrétion.

A gauche, pas besoin d'autant de lumières. Les façades ne sont percées que de bars tranquilles aux arrière-salles profondes, où les maqueureaux peuvent s'installer devant des menthes pour leurs interminables belotés. Des marchands de drogue y tiennent parfois leurs assises. On y traite d'importantes affaires d'envoi de femmes en Amérique du Sud, de vente de bordels en province, d'échange de filles. Le tout, sans papier, sans signature. Une rapide poignée de millions a changé de propriétaire.

Parfois, quelqu'un entre, se penche sur l'épaulé d'un des joueurs de belote :

— Dis donc, Dédé, la femme est au bitrot avec un Algérien de la Porte-Saint-Martin.

— Merci, dit l'autre.

Il vide son verre, demande à un spectateur : — Tiens mon jeu...

Le Faubourg, coin des femmes, est fréquenté par des boxeurs. On n'a jamais su pourquoi, mais c'est ainsi. A une des brasseries, on est sur de trouver, à l'apéritif du soir, deux douzaines de gueules aplaties et autant de ventres rebondis qui, eux, appartiennent naturellement aux managers.

Il y a trois ans, un petit homme chafouin, aux oreilles énormes et déformées, qui devait peser dans les cinquante kilos, venait régulièrement chaque nuit chercher une femme. Il entraînait, buvait un demi, solitaire, faisait signe à une fille, toujours la même, et ressortait. Elle était très grande et solide, avec des bandeaux noirs plats, des yeux de vierge et un accent auvergnat. Elle le dépassait, quand elle le rejoignait dans la rue, de la tête et des épaules. On les voyait entrer dans un « Hôtel ». L'homme, un Américain, était champion du monde de sa catégorie, la plus légère.

A peu près à la même époque, rôdait aussi parfois dans les brasseries un autre Américain au visage fermé, impassible, qui buvait seul une bouteille de champagne et s'en allait en emmenant deux ou trois filles, les plus vieilles, les plus fanées. Il ne souriait jamais. Il s'appelle Buster Keaton.

■ ■ ■

Quatre heures du matin. Les promeneurs, les clients se font rares. On commence à compter les filles, debout contre les murs, sous les réverbères, lasses, le dos un peu courbé. Parfois, un coup de feu claque dans une rue, une machine d'ombre. Chaque femme

les clients se font rares. On commence à compter les filles, debout contre les murs, sous les réverbères, lasses, le dos un peu courbé. Parfois, un coup de feu claque dans une ruelle pleine d'ombre. Chaque femme a un frisson, relève le col de lapin de son manteau :

— C'est peut-être le « mien » qui s'explique, ou qui est mort, déjà.  
Six heures. Les brasseries s'éteignent, les garçons balayent. L'horloge, qui est le poteau frontière du Faubourg, se dresse dans le carrefour Châteaudun vide.

Lentement, les jambes brisées, les traits abandonnés, le maquillage défilé, les dernières filles d'amour traversent le Faubourg. Elles marquent par ce geste le renoncement, la défaite. Elles vont vers les quatre-vingt-cinq étages des hôtels « Hôtel » où, depuis une demi-heure, leur homme est couché et les attend en lisant l'Auto, qui vient de paraître.

Il va faire jour. Le Faubourg s'endort.

Paul BRINGUIER.

Et il s'en va en baillant. S'il estime une heure après, que le client s'attarde un peu trop, il n'hésite pas à aller frapper à la porte.

Ce quartier de l'amour sans amour est également celui de l'amour à tous les prix. Les habitudes des hôtels « Hôtel » ne valent guère que cinquante francs et, à la fin des nuits froides, moins encore. Mais les mêmes rues cachent, sans trop de discrétion, les maisons closes les plus chères, les plus somptueuses de Paris. Les patrons en sont des millionnaires qui possèdent des villas à Cannes, plusieurs autos et sont conseillers municipaux de petites villes de Provence ou de Corse.

Les derniers Américains décidés à faire la noce à Paris, les riches provinciaux y vont boire du champagne à trois cents francs la bouteille en regardant les tableaux vivants réglés par une sous-maitresse à la voix de gardien de musée. A cette époque du Salon de l'Auto, par exemple, on y refuse du monde.

Ca, c'est la coublisse, les cabinets particuliers... L'almé, c'est le trottoir du Faubourg.

jambes et repoussent en portant deux doigts au chapeau.

Je dis : au chapeau, car on ne rencontre pas une seule casquette dans le Faubourg. On en peut trouver à Montmartre, plus haut, rue Fontaine ou place Blanche. Dans le Faubourg, jamais. Le seul feutre est admis : trop vert ou trop bleu, peut-être, mais chapeau tout de même. A un coin de rue, apparaît la première fille avec un maquillage trop violent pour le jour, qui cligne des paupières à la lumière inusitée, avec ses bas habilement remmaillés et un renard sur les épaules. A ce signe, les fraîches petites vendeuses de savonnettes quittent l'étalage, rentrent dans la boutique. Le brigadier M... ou l'inspecteur A... de la Brigade Mondaine, sortent du métro Notre-Dame-de-Lorette, les mains dans les poches et l'œil déjà à l'affût.

Le Faubourg va commencer à vivre.

Atmosphère du Faubourg. Effarante au début, elle finit pas s'assouplir assez pour

Buenos-Aires, Bousbir, à Casablanca, le Man-que, à Rio-de-Janeiro, sont des endroits élus pour la débauche, l'amour vénal, et sa consécration.

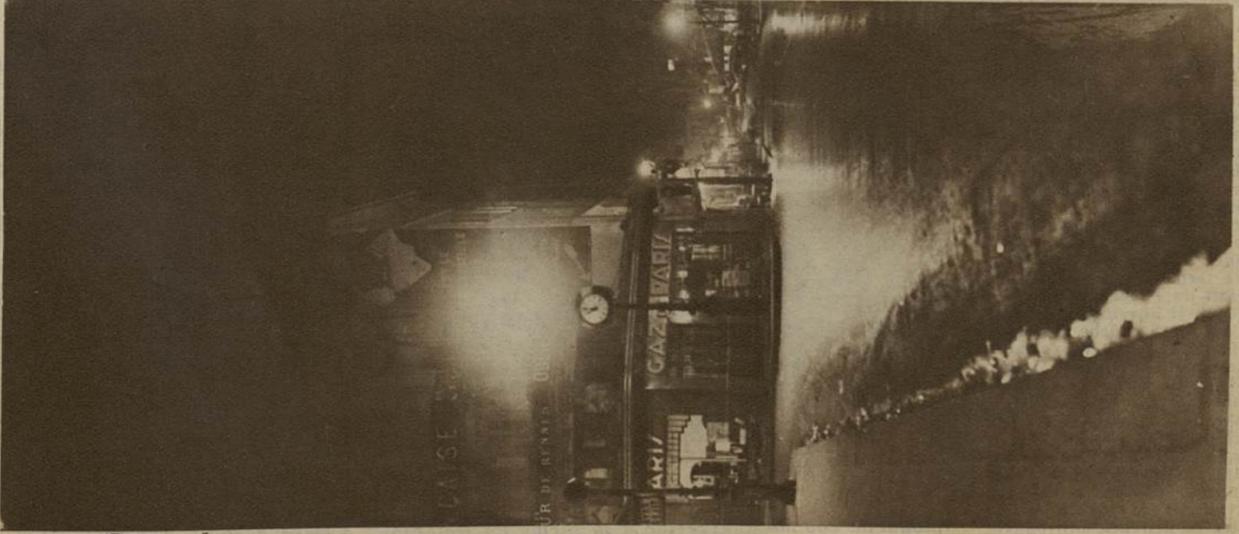
Le Faubourg-Montmartre, à Paris, n'a pas été maître de sa destinée. Carrefour obligatoire, il a été le bassin naturel dont les bords contiennent avec peine le potentiel tragique qui s'y gonfle. Qui sait s'il ne préférerait pas être une calme rue de Passy ou des Invalides ? A coup sûr, ceux qui ont quelques regards sur lui, ses conseillers municipaux, le préféreraient. Mais le Faubourg est à la fois prisonnier de sa légende et dépassé par elle. Aucun des petits nerfs, des apprentis souteneurs qui débarquent, un jour, de Marseille ou d'Alger, avec une mauvaise valise en fibre, une casquette ragueuse, un cache-col de soie artificielle, une démarche silencieuse, un rasoir dans la poche intérieure du veston, et beaucoup d'air de volonté au cœur, ne songerait à se diriger ailleurs que vers le Faubourg. Toutes les lettres de recommandation que des copains, des « anciens » lui ont remises au départ portent une adresse de ce quartier. Ainsi, les Français, en arrivant à Londres, vont droit vers les restaurants français de Soho, et les Chinois, en arrivant à San-Francisco, vont droit à China-Town.

Trottoir gauche, de nombreux petits cafés servent aux hommes de postes-vigie

Pour qui l'a pénétré, le Faubourg a, d'ailleurs, plusieurs visages. Il a même un visage placide et bourgeois. Ceci, entre neuf heures

Dès la tombée de la nuit, le Faubourg s'éveille, commence à vivre sa vraie vie. Et ses habituées fidèles reprennent dans les bars leur faction de tous les jours.

L'horloge jaune du carrefour Châteaudun, borne-frontière du Faubourg.



# DIVERS FAITS

## “LUNDI” DES FLANDRES



Après avoir nié durant huit jours, Achille Wandepolie avoua subitement qu'il était l'assassin de Biaert.

Courtrai (de notre envoyé spécial).

DANS ce pays des Flandres, où la vie est rude, les ouvriers des fermes ne se contentent pas toujours de fêter le dimanche ; il arrive que, le lundi, les estaminets ne désemplissent pas. Cela fait, dans les villages, des rentrées animées, et, le mardi matin, les fermiers voient souvent, sans étonnement, que leurs compagnons de labeur sont en retard pour l'ouvrage.

En ce matin de mardi, la ferme de Helchin, près de Courtrai, était silencieuse, bien que ce fût déjà l'aube.

— Pas moyen de se lever ! cria le patron Dodeurwaede dans la cour de la ferme.

Il s'adressait à Richard Biaert et à Achille Wandepolie, ses deux ouvriers.

Il ne vit que Richard... Richard était étendu sur une meule de paille, dans un angle de la cour. Il ne remuait pas. Le patron Dodeurwaede remarqua seulement, tout d'abord, qu'il était très pâle et que ses mains étaient ensanglantées. Il se pencha sur lui : Richard ne respirait plus.

Dodeurwaede, affolé, appela ses autres valets.



La croix indique l'endroit où fut trouvé le cadavre (recouvert d'une bâche).

— Se serait-il suicidé ? risqua le patron Dodeurwaede.

Pour en avoir le cœur net, on fit appeler Achille Wandepolie, le valet de ferme en compagnie de qui Richard Biaert avait été vu pour la dernière fois.

On le questionna.

— Qu'est-il donc arrivé à Richard ?

Achille tordit sa casquette entre ses grosses mains. Il commença une histoire. On n'en pouvait retenir que des bribes. Elles surprirent.

— Nous avions bien ri, di-

manche, à la « ducasse » ; alors, hier, on a voulu recommencer. Nous sommes d'abord allés au village prendre un verre. Biaert avait parié un souper qu'il boirait dans tous les cafés sans être ivre en rentrant à la ferme...

« Au dernier estaminet, Richard a bu cinq tournées et nous sommes rentrés, bras dessus, bras dessous. Je ne sais plus ce qui s'est passé ensuite... »

On remarqua que Wandepolie portait des égratignures au visage.

— Eh ! oui, dit-il, je suis tombé dans une haie. Les épines m'ont écorché.

Le mystère s'amplifia lorsque la belle-sœur du fermier, Mme Hoste, se souvint d'avoir été réveillée vers onze heures du soir par un coup de feu.

— J'ai pensé que c'était un braconnier, affirma-t-elle.

Qui était le criminel ? Biaert n'avait sur lui qu'une petite somme ; il ne courait pas les femmes.

L'assassin n'avait laissé sur les lieux de son crime qu'un

— Je ne sais rien, j'étais ivre, bredouillait toujours Wandepolie.

Dans toute la Flandre belge, d'Avelghem à Courtrai, on s'interrogeait sur ce mystère. Des groupes entouraient la route basse où la ferme d'Helchin étend ses murs grisâtres et montre un visage fermé.

Bientôt, pourtant, Wandepolie, traqué, « mangeait le morceau ». Biaert, nouveau venu à la ferme, l'avait supplanté, estimait-il, auprès de ses patrons. Il l'avait enivré, puis abattu d'un coup de fusil, à bout portant.

Devant le juge, niaisement, il haussa les épaules et se contenta de grogner :

— Je ne regrette rien !

Marcel LECOQ.



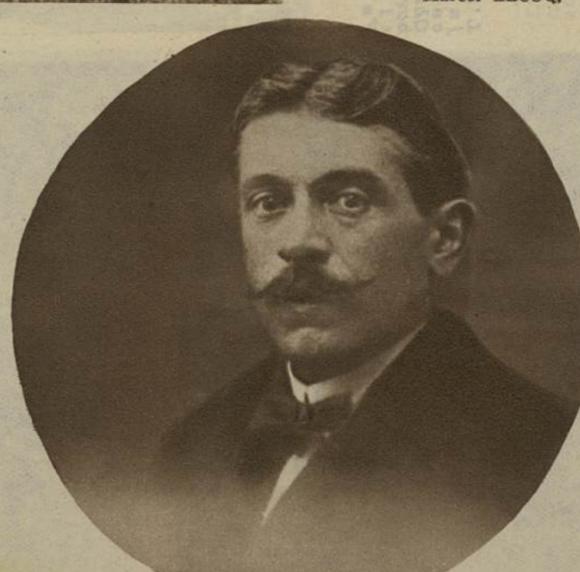
Les enquêteurs penchés sur le fossé où le valet de ferme avait été abattu.

— Venez voir !... Richard est mort...

Tout le personnel de la ferme entoura bientôt le cadavre. Les gendarmes de Saint-Genois arrivèrent. On fit revivre le passé du mort.

Biaert était séparé de sa femme depuis peu. Il venait d'être condamné, en même temps que son épouse, pour violences réciproques. Dur à la peine, il avait été embauché à la ferme comme charretier. C'était un « bon homme », disait-on. Il buvait beaucoup et riait fort. Sa tâche terminée, il faisait la joie des estaminets d'alentour. Esprit simple, mais loyal garçon, on ne lui connaissait pas d'ennemis.

Maintenant, recouvert d'une bâche, il gisait, étendu sur le dos, la poitrine trouée par une charge de chevrotines. On examina sa blessure : le coup n'avait pas été tiré à plus d'un mètre de distance, provoquant instantanément la mort.



Embauché comme charretier à la ferme de Helchin, Biaert y était considéré comme un garçon courageux.



**TOUJOURS ET PARTOUT LA MEILLEURE**  
**LA PLUS RAPIDE.** — 10 minutes seulement pour la mise en plus par pression électro-magnétique.  
**LA PLUS SURE.** — Ne peut en aucune façon couper, casser, brûler ou décolorer les cheveux.  
**LA PLUS SIMPLE.** — Légère et facile à employer sans aucune gêne.  
**Double garantie :**  
 Durée illimitée. Entière satisfaction sinon remboursement immédiat.  
**WEST ELECTRIC (Dép. 57), 26, rue de la Pépinière, Paris.**  
**ÉPINGLES WEST ELECTRIC**  
 pour cheveux longs courts et mélange  
 6 frs 50 la carte de 4  
 SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

## Elle criait quand elle se couchait sur le côté

Des rhumatismes atroces

Kruschen lui procure un « vrai soulagement »

« J'avais des rhumatismes qui me faisaient atrocement souffrir, au point que je ne pouvais pas me coucher sur le côté. Je souffrais aussi d'une constipation opiniâtre. Sur le conseil d'un voisin, j'ai essayé les Sels Kruschen. Le premier flacon ne m'a pas fait grand-chose ; mais, au deuxième, j'ai éprouvé un vrai soulagement. Aujourd'hui, je ne souffre plus ainsi et je ne retourne dans mon lit sans crier et ma constipation est devenue de l'histoire ancienne. »

Mme veuve B..., à Maisons-Alfort.

Le cas ci-dessus peut paraître extraordinaire. Cette lettre est pourtant véritable, et chacun peut la voir aux bureaux de Kruschen, avec quelques milliers d'autres du même genre. Voici l'explication : constipation et rhumatismes sont deux maux que l'on trouve fréquemment associés — l'un engendrant l'autre. Or les Sels Kruschen sont souverains contre n'importe quelle forme de constipation. Ils stimulent aussi les reins et le foie, ces autres nettoyeurs de notre sang et de notre corps. Avec l'aide de la « petite dose quotidienne », les poisons et impuretés qui résultent de la nutrition sont éliminés régulièrement. L'acide urique ne peut s'accumuler et envahir muscles et articulations ; les rhumatismes, la goutte, les maux de reins, la sciaticque, les névralgies sont empêchés ou arrêtés. Vous trouverez des Sels Kruschen dans n'importe quelle pharmacie : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

## POUR RÉUSSIR



Si vous voulez vaincre, retirer de la vie le plus d'avantages possible, développer votre mémoire, imposer votre volonté même à distance, et atteindre ainsi au succès, demandez notre livre : **LE DÉVELOPPEMENT DES FACULTÉS MENTALES**, qui vous sera adressé contre 3 fr. en timbres-poste. INSTITUT ORIENTAL DE PSYCHOLOGIE (Dpt 631), 36 ter, r. de la Tour-d'Auvergne, PARIS (9<sup>e</sup>).

## CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 63.504 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 63.510 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 63.515 : Carrières administratives.

Broch. 63.518 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 63.526 : Emplois réservés.

Broch. 63.530 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 63.540 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 63.545 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 63.552 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 63.557 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 63.564 : Marine marchande.

Broch. 63.570 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 63.572 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 63.578 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 63.584 : Journalisme, secrétariats ; éloquence usuelle.

Broch. 63.591 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vue et prise des sons.

Broch. 63.599 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

## CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES, POUR TOUTES DIFFICULTÉS,

Consultez le PROFESSEUR DJEMARO, doyen des ASTROLOGUES exerçant en France, qui offre de venir en aide aux opprimés, aux découragés en leur révélant l'avenir gratifiant.

Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de L'ASTROLOGIE.

Gratuitement le PROF. DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée, il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariages, etc... Grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Des milliers d'attestations sont visibles à ses bureaux.

Pour recevoir sous pli cacheté et discret votre consultation gratuite, écrivez, en donnant DATE DE NAISSANCE, ADRESSE, NOM, PRENOMS (si vous êtes Madame ajoutez nom de demoiselle), et si vous voulez joindre 2 Frs en timbres-poste pour frais d'écritures (Étranger 4 Frs).

PROFESSEUR DJEMARO, Service N.H. 29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine)



**COLLECTION M.A.P.** le volume complet (Mystère, Aventure, Police) 2fr 50  
 Viennent de Paraître En Vente Partout  
**LE VOL DU DIAMANT TRAVANCORE**  
**LE CHAT-TIGRE DU SERVICE SECRET**  
**LE CORPS DÉCOUPÉ** Cinq romans policiers de  
**LE PLAN MORTEL** Renée Dunan  
**LA MORT QUI RODE**  
**L'ARAIGNÉE DE JADE** Trois romans policiers  
**L'ÉTUI D'OR** romancés de  
**LEBOUTON DE CORAIL** Jules Esquirol

**Jules Esquirol**  
 Le maître du roman policier romancé l'Auteur de :

**L'ANNEAU DE PLATINE**  
 Roman policier En vente partout romancé qui vient de paraître 256 pages (19x12) **5 FR.**

Si vous aimez les romans policiers, mystérieux, angoissants, passionnants, qu'on lit d'une seule traite, achetez les volumes ci-dessus chez votre libraire. Si vous ne les trouvez pas, demandez les aujourd'hui même directement aux Éditions de l'Avenir, 16, rue Alphonse-Daudet, Paris (14<sup>e</sup>), qui vous les enverront franco contre 2 fr. 50 par volume, en timbres, billets, mandat, chèque postal Paris : 290-16

## L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Écrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 EL), Londres W. 1

## OCCASION UNIQUE

Machine à écrire UNDERWOOD  
 — Très bon état —  
 Prix très avantageux  
 S'adresser à Néo-Publicité n° A. 33

Frasne-le-Château (de notre envoyé spécial).



La journée s'annonçait chaude, tandis que je roulais à vive allure, dans le riant paysage de Franche-Comté, vers Frasne-le-Château, l'école du châtiment.

Une grande grille fermée m'apparut, lorsque j'eus dépassé les premières maisons du village. Une inscription patinée par les pluies me rappela que j'entrais dans une maison d'éducation « fondée en 1877 et patronnée par l'Etat ». Une maison de correction.

Une maison de correction comme tant d'autres, avenante si l'on ne s'attache qu'à voir l'ordonnance des bâtiments, la régularité des jardins, les murs où s'accrochent des rosiers. Une maison où l'on enferme des petits voleurs et des petits vagabonds dont souvent le plus grand crime est surtout d'être né dans la pauvreté et d'avoir été élevé dans la rue, cette nourrice sans mœurs.

Il était sept heures du matin et, déjà, les enfants étaient rassemblés dans la cour, comme des recrues. Un commandement bref rompit leur immobilité. Un bruit de cadence monta de la cour. Les pupilles portaient aux champs.

Tout près de là, dans le bureau de l'établissement, une religieuse, au visage volontaire, sœur Josaphat, directrice de la maison de réforme, chevalier de la Légion d'honneur, consultait nerveusement sœur Nathalie, sa secrétaire.

— Est-il possible qu'il ait pu prendre la fuite? disait-elle.

— Il était si docile, murmurait sœur Nathalie. Il va nous falloir téléphoner à la gendarmerie.

Nulle brutalité ne perçait dans leur voix. Une sonnerie répondit bientôt à leurs appels. — Qu'y a-t-il? demandait le gendarme, que, par téléphone, elles venaient d'alerter.

— Roger Henry, matricule 2343, un de nos enfants, nous a quitté cette nuit. Il a treize ans. Il s'est évadé du dortoir, à travers des barreaux de fer. Il a noué un drap de lit aux barres et s'est laissé glisser du premier étage dans la cour. Personne ne l'a vu. C'est, du moins, ce qu'on nous dit. Nous avons interrogé ses camarades du dortoir, une cinquantaine

de pupilles. Ils prétendent n'avoir rien entendu.

Elles parlaient encore, s'aidant l'une et l'autre pour fournir aux gendarmes un signalement précis du petit fugitif, lorsqu'une autre religieuse entr'ouvrit la porte et leur tendit un chiffon de papier.

— Voyez, dit-elle. J'ai trouvé ce plan sous le lit de Roger Henry.

Nouveau Latude, l'enfant avait dessiné d'après ses souvenirs, d'une main maladroite, un plan de sa route d'évasion. Il avait indiqué d'un trait rapide les routes du Nord. Il allait, comme un chemineau, se diriger vers les routes de la Belgique.

Sœur Nathalie racrocha l'appareil : — Les gendarmes sont avertis maintenant, me dit-elle. Ils ne tarderont pas à nous le ramener. Ces enfants sont tous les mêmes. Le goût de la liberté les grise. Ils reviennent. Mais leur désir change-t-il?

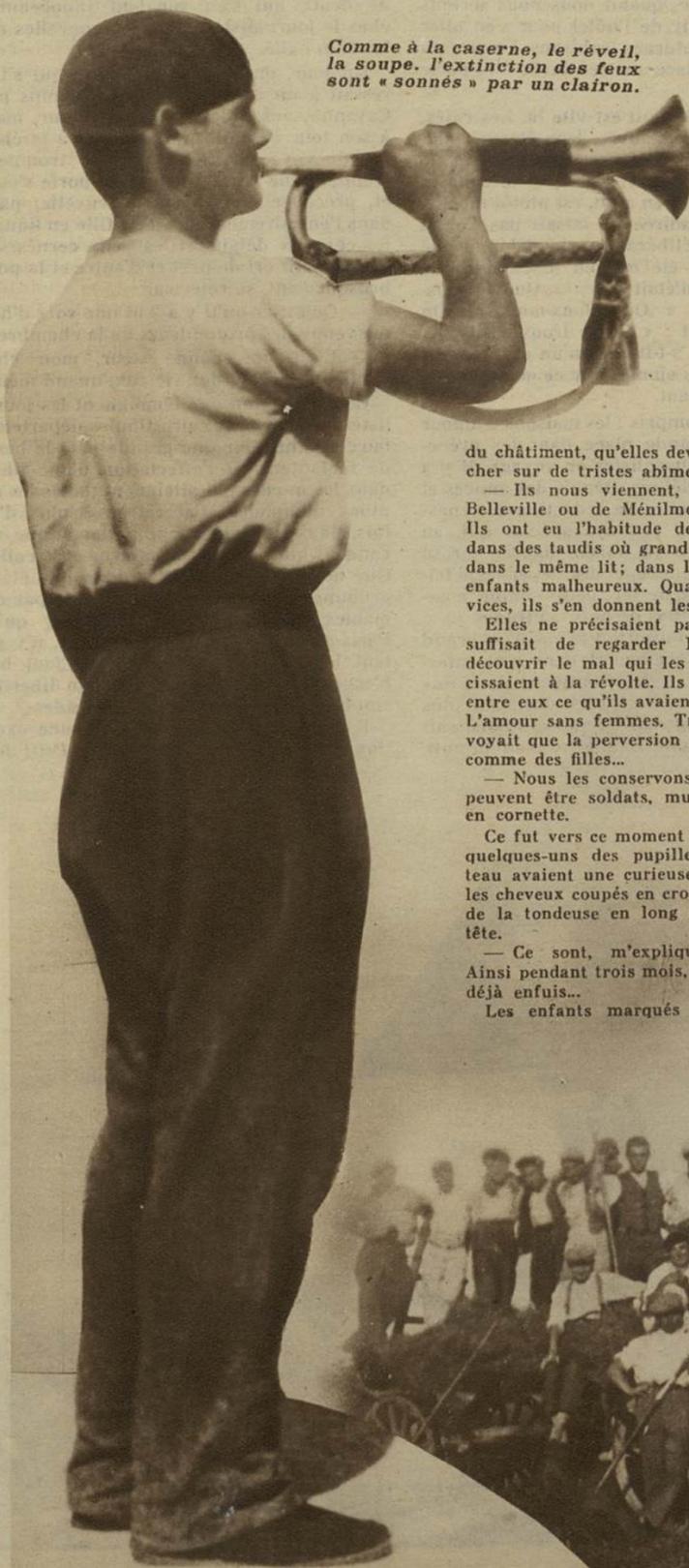
Pendant qu'elle me parlait, sa main courait sur une grande carte blanche où le passé triste de Roger Henry, en lettres rouges, était inscrit: « Condamné pour vol et vagabondage. Evadé le 20 septembre 1933. Repris le... »

La date de retour était laissée en blanc... Sœur Nathalie la biffa d'un trait pour la remplacer par le compte rendu d'un nouveau crime dont on allait charger l'évadé et qu'on apprit sur l'heure: « L'évadé a dérobé, avant de partir, des bretelles, un pantalon neuf, des mouchoirs!... »

Nous quittâmes le bureau. Les compagnons de l'évadé jouaient dans la cour. Huit heures sonnèrent. On leur donna l'ordre de se grouper en colonnes. Les uns allaient à l'école, les autres dans des ateliers, d'autres encore aux champs, tous sous la surveillance des sœurs.

Quelle méthode que j'ai vu employer à Frasne-le-Château pour la réforme.

Comme à la caserne, le réveil, la soupe, l'extinction des feux sont « sonnés » par un clairon.



# L'ÉCOLE DU CHÂTIMENT

Sur la tête de certains d'entre eux, la tondeuse avait marqué une large croix d'infamie.



riaient devant moi du stigmate grotesque. Mais je lisais la haine dans leurs yeux.

J'ose le dire. Au lieu de paraître attristés par un châtiment qui les met en marge des pupilles dociles, ils s'en enorgueillissent comme les forçats et les prisonniers qui les grandit dans le mal. Ils se sentaient distingués, admirés par leurs camarades moins audacieux. Ainsi se forgeaient-ils déjà, sous le signe de la correction, du redressement et de la réforme, une âme ennemie des lois.

Mais il n'y avait pas que leur coiffure qui les distinguât des lâches. Leurs camarades étaient vêtus d'un uniforme gris foncé. Eux, ils avaient pantalon blanc, chemise blanche et veston blanc, afin qu'ils pussent facilement être reconnus sur la route, en cas d'une nouvelle tentative.

— Ce que je suis, me dit un des évadés. Je viens de Pont-à-Mousson. Mon père est mort; mon beau-père me maltraitait. Alors, j'ai vagabondé. J'ai volé. Pour vivre et pour voler aussi. On m'a arrêté. Me voilà.

Il avait une voix rude, des épaules d'homme, bien qu'il n'eût pas plus de dix-sept ans.

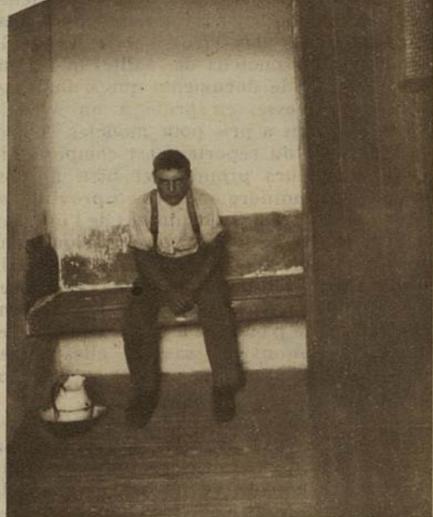
— On ne se guérit pas plus de la liberté que de la faim, reprit-il. Nous sommes partis à six. Nous avons fait un plan d'évasion. Pendant trois mois nous l'avons couvé, comme un beau rêve. Un jour, nous sommes partis...

« C'était pendant la corvée des champs. Nous avons pris la queue de la colonne. Nous avons ralenti le pas. En face d'une pièce de vignes, nous avons pris nos jambes à notre cou. — Vive la liberté! on cria.

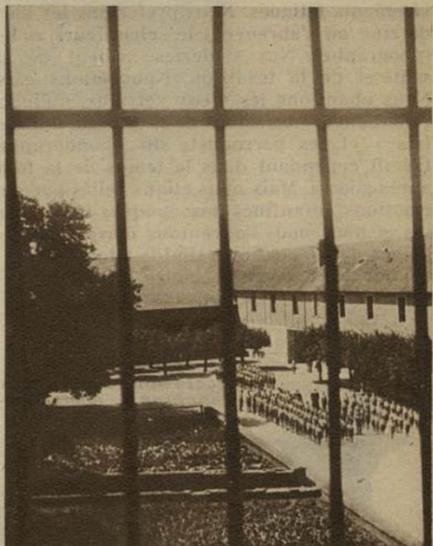
« La liberté, c'était tout pour nous. Nous avons gravi la colline, nous nous sommes cachés dans les bois. Nous avons marché jusqu'à Belfort, évitant le village. Deux Alsaciens étaient parmi nous. Ils nous ont servi de guides. Aller en Alsace, c'était le but de notre fuite. Là, il semblait qu'on se débrouillerait mieux qu'ailleurs. Malheur! Deux gendarmes en tournée nous ont arrêtés dans un bois.

« — Vos papiers, dirent-ils.

« — Nous n'avions pas de papiers, bien sûr. Le lendemain, on nous fit regagner, sous bonne escorte, la maison de Frasne. La chance ne nous avait pas souri. Elle est si rare, la chance, pour nous! Pour tous. En même temps



Il est des recaitrants que la peine du cachot ne parvient pas à amender.



Les pupilles étaient déjà rassemblés dans la cour, comme de jeunes recrues.

C'est au retour des travaux des champs (ci-contre) que plusieurs d'entre eux réussirent à s'évader



que nous, on arrêtait deux autres évadés qui avaient traversé la frontière suisse et se cachaient à Berne.

« S'évader? Nous n'y avons gagné que trois semaines de cachot et la tonsure en croix! Voilà notre sort... »

Ils me firent peur. Ils me rappelèrent que, il n'y a pas très longtemps, des pupilles de Frasne qui avaient aussi la tonsure du châtiment, ont tué.

Ils se nommaient Barjot, Daurin, Buisson, Colin. Ils assassinèrent les époux Janin dans leur grange; ils étranglèrent une vieille femme à Fréteigny...

Vêtements blancs, cachots, stigmates d'infamie n'avaient pas réformé leurs instincts criminels. Mais il n'y a pas qu'à Frasne-le-Château que pousse le mauvais grain. Mettray, Eysses, Aniane, Clermont-sur-Oise, Doullens, citadelles du châtiment, demeurent prisons d'enfants, que l'on a vainement essayé d'abattre, tandis que les maisons des enfants malheureux, telles que les ont conçues les amis des Enfants du Malheur — n'est-ce pas, Monsieur Rollet? — n'existent encore que dans le domaine des rêves...

Aimé SPITZ.

# SOUVENIRS D'UN "CHIEN ÉCRASÉ"

## VII. (1) REPORTERS-VOYAGEURS

Je me suis laissé dire que les mœurs des reporters nomades, ceux qu'on nomme les envoyés spéciaux, avaient beaucoup changé depuis une dizaine d'années. Maintenant, les gentilshommes de plume, les mêmes qui, dans un récent passé, affectaient le plus de mépris pour les reporters et leurs besognes, se sont mis à voyager pour le compte des journaux. Ils y glanent gloire et profit, car ces purs artistes savent se faire payer, sans que l'on soit bien sûr, du reste, que le public trouve plus d'agrément à leurs articles, bichonnés au vaporisateur à images, qu'à ceux des vieux serviteurs de la rotative, plus soucieux de réalités que d'impressions, et de documents que d'analyses. Mais la jeunesse, en proie à un aveugle mimétisme, les a pris pour modèles. A présent, la fleur du reportage est composée de petits messieurs propres et bien ajustés, pour qui la moindre enquête en province se situe dans les régions hautaines de l'intellectualité. Ils voyagent en avion, quelques-uns ont même leur torpédo-sport. Le bistrot et le « dur » leur sont inconnus. Avec des allures de diplomates en déplacement, ils hantent le sleeping, le palace et le bar américain, et les conversations d'assassins elles-mêmes ont, sous leur plume, je ne sais quel accent moderniste et knickerbocker.

Chaque génération, c'est une loi, a ses plaisirs. J'aimais mieux les nôtres, moi qui ai déjà, devant ces cadets parfumés, le triste privilège de pouvoir conjuguer le verbe « de mon temps ». Nous n'entrons dans les boîtes de nuit que pour les besoins du service ou si quelque généreux aîné nous conviait à le suivre. Encore étions-nous gênés dans nos vêtements fatigués. Nous préférons les bars de zinc où s'abreuvent les chauffeurs et les typographes. Nos souleries avaient de la santé et de la tradition. Nous étions gais. Nous chantions les vieux refrains, qu'ignoraient encore les snobs de la « Boîte à matelots » et les perroquets du phonographe. C'était cependant dans le temps de la folle après-guerre. Mais nous étions reliés par des émotions enfantines aux époques insoucieuses et nous nous souvenions d'avoir vu des pièces d'or dans notre timide adolescence.

Pour cela, notre mémoire est le dernier

pont qui rattache la rive champêtre où les anciens besognaient à la main et le port élégant où les cerveaux et les machines sont électrifiés. Nous avons connu des journalistes qui étaient des artisans et non des esthètes, des hommes et non des rouages, des êtres pittoresques et non des mannequins. Hâtons-nous d'introduire dans le muséum cette race en voie de disparition.

L'arrivée des journalistes parisiens avait lieu généralement en corps. On avait voyagé ensemble et, sitôt débarqué, on se rendait au Palais de justice, au commissariat ou à la gendarmerie, selon les cas. L'accueil était le plus souvent aimable, car le policier et le magistrat de province sont moins secrets que leurs confrères de la capitale. Le prestige que Paris exerce sur les têtes provinciales se doublait ici, pour eux, des intérêts de leur carrière. La puissante projection dirigée par les grandes feuilles sur un nom jusque-là inconnu ne devait pas manquer, dans leur calcul ingénu, d'attirer l'attention et les bénédictions du gouvernement sur leur modeste personne. Une longue expérience et d'innombrables exemples ont tout juste démontré le contraire. Pour les fonctionnaires, plus encore que pour le reste des humains, la formule du bonheur réside dans l'obscurité et l'incognito. Mais telle est la force de l'amour-propre chez les hommes, même investis des fonctions officielles, qu'ils sacrifieront toujours le souci de leur tranquillité à la brève joie d'avoir vu « leur nom dans les journaux ». Je n'ai jamais rencontré, pour ma part, un juge d'instruction ou un brigadier de gendarmerie qui, après m'avoir confié les détails d'une enquête, eût ajouté : — Surtout, ne me nommez pas dans votre article.

Souvent, par contre, je les ai entendus se plaindre qu'on eût estropié l'orthographe de leur nom, ou qu'on leur eût prêté titres et qualités erronés.

La journée achevée, et rendez-vous pris pour le lendemain avec les enquêteurs, la troupe des reporters se dirigeait vers le principal café de la ville et là, chacun devant sa table, comme des écoliers à l'étude, ils rédigeaient leurs articles, les uns rapidement, d'autres plus lentement, quelques-uns au milieu des pires souffrances. L'échelle de célérité qui s'établissait de la sorte assurait dans un ordre parfait l'usage du télégraphe ou du téléphone, dont les journalistes s'emparaient à tour de rôle. Libres les premiers, les plus diligents avaient ensuite le temps de

dîner, tandis que celui qui venait en queue du peloton avait juste le droit de croquer un sandwich et d'avaler un demi de bière.

La besogne faite, il s'agissait avant tout de ne pas se disperser. On demeurait étroitement agglomérés les uns aux autres, non pas toujours par sympathie réciproque et par goût de la société, mais on se méfiait des francs-tireurs. Celui qui s'étirait en bâillant, et alléguait sa fatigue pour s'aller coucher aussitôt, devenait suspect à la compagnie. On le soupçonnait d'avoir quelque rendez-vous clandestin avec un indigène capable de le renseigner particulièrement.

On se décidait difficilement à lui accorder son congé. Ayant insisté, avec toutes les marques d'un tendre attachement, pour qu'il demeurât parmi nous, s'il persistait dans son dessein, on l'accompagnait en troupe jusqu'à l'hôtel, où l'on tentait une suprême fois de le retenir. La porte refermée sur lui, on n'était qu'à demi rassuré, car le misérable pouvait fort bien, quand nous nous serions éloignés, ressortir de l'hôtel pour s'en aller en paix à ses nocturnes trahisons. Encore un peu, on aurait placé une sentinelle à la porte de sa chambre.

En province, la nuit est vite là. Les cafés, avec leur lumière pauvre, leur éternel quatuor de beloteurs et leurs deux joueurs de billard, ne sont pas très gais, et le cabaret de nuit, lorsqu'il y en a un, est plutôt moche. L'emploi de la soirée ne faisait pas l'objet d'une longue délibération. Je crois même qu'il n'a jamais été mis en discussion. La question posée n'était pas : « Que faisons-nous ? », ni : « Où allons-nous ? ». On demandait plutôt : « Où se trouvent-ils ? » ou encore : « Y a-t-il quelqu'un qui connaît la rue ? » Je dois ajouter que ce quelqu'un-là ne fit jamais défaut.

Vous m'avez compris : les maisons d'amour tiennent une grande place dans les préoccupations des journalistes en voyage. Il y a des anecdotes célèbres. Depuis des années et des années, les salles de rédaction se repassent l'histoire de l'envoyé spécial qui, au retour d'une mission, faisait figurer sur sa note de frais, au-dessous des dépenses d'hôtel et de chemin de fer, cette simple mention : « On n'est pas de bois, 50 francs ».

On cite avec admiration le cas d'un grand reporter, mort récemment dans une catastrophe maritime, qui, débarquant dans une ville inconnue, courait tout droit au plus gros numéro, déposait sa valise, choisissait une chambre et une compagne pour la nuit,

et se rendait ensuite, l'esprit libre et le cœur en paix, où les devoirs de son état l'appelaient :

— On y est bien mieux et plus tranquille qu'à l'hôtel, disait-il, et l'on est sûr qu'il y a toujours de la place.

Le même habitait à Paris, au cours de ses brèves relâches, une chambre dans un de ces hôtels de Montmartre où les locations se font plus souvent à l'heure, et même à la demi-heure, qu'à la journée et à la nuit. Comme il avait l'âme noble et généreuse et qu'il se penchait volontiers, au cours de ses voyages, sur le sort des malheureux rencontrés en chemin, à quelque zone perdue de la société qu'ils appartenissent, il revenait chargé de vœux, de messages et de souvenirs pour de vieux parents, des êtres charitables, des amis fidèles. Les amoureux de passage, courant à leurs éphémères ébats, croisaient ainsi, sur les paliers d'étage, des ancêtres appuyés sur leur canne ou de lourdes paysannes en coiffe de deuil, qui s'en venaient innocemment chez le journaliste quérir les nouvelles d'un lointain exilé.

Un jour, une brave religieuse, qui s'intéressait à un gars parti dans le temps pour Cayenne sans billet d'aller et retour, monte à son tour l'escalier qui conduit à la chambre du voyageur, mais elle se trompe et frappe à une porte voisine. La porte s'ouvre et, précédée d'un bruit de cuvette, paraît dans l'encadrement une jolie fille en liquette, les cheveux défaits et les yeux cernés. Il y eut un petit cri de part et d'autre et la porte, brusquement, se referma.

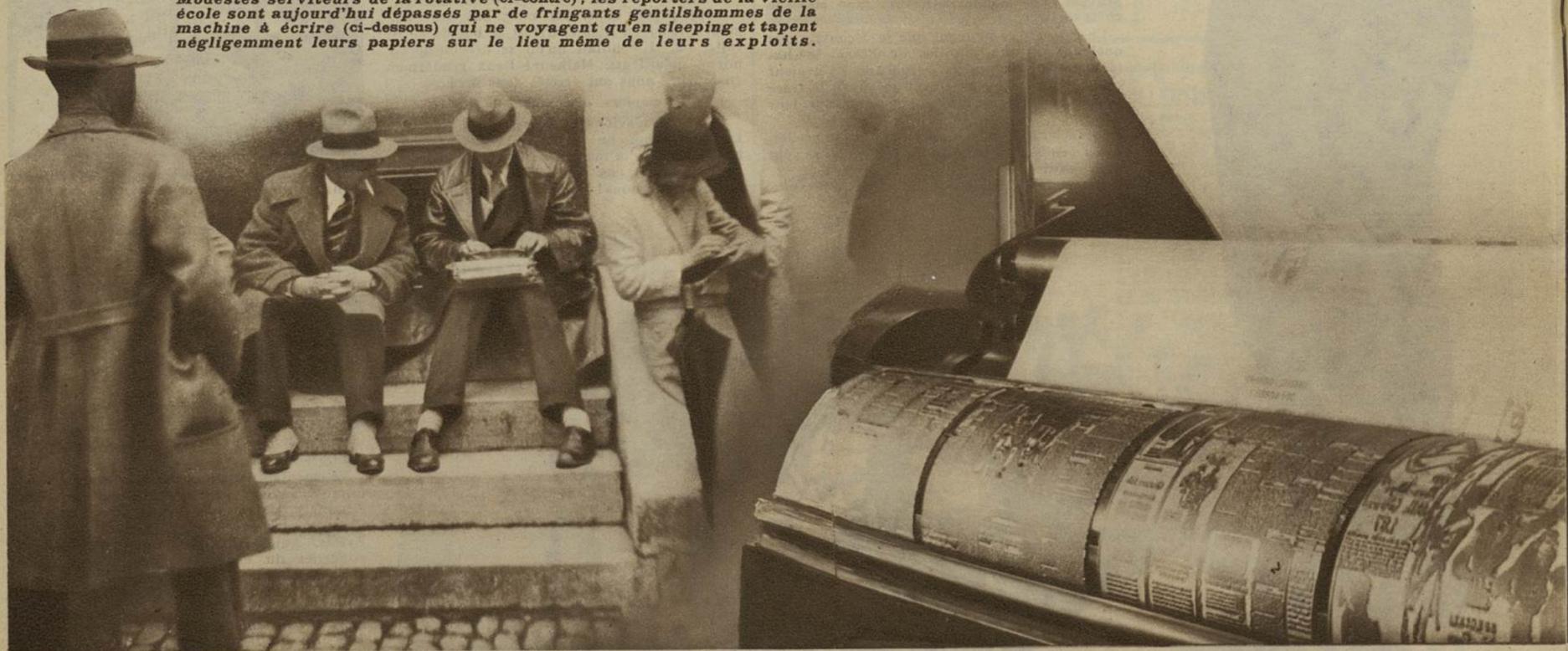
— Qu'est-ce qu'il y a ? fit une voix d'homme venue des profondeurs de la chambre.

— C'est une bonne sœur, mon chéri. Crois-tu qu'il y a des vicieux, quand même !

Cette dilection que témoignent les journalistes en cortège aux prostribules départementaux rejoint pour une grande part le besoin de forfanterie et l'affectation d'une liberté dans les mœurs qui atteignent toutes les réunions d'hommes. J'ai retrouvé plus d'une fois, dans cette débauche systématique, une candeur qui évoquait la caserne et le collège. Que de visites au quartier de la joie étaient ordonnées, réclamées à grands cris par d'aimables compagnons au cœur pur qui, à Paris et dans l'ordinaire de la vie, n'y portent jamais leurs pas ! Mais il faut bien, n'est-ce pas, se donner l'air d'un libertin ; sinon, que penseraient les camarades ?

Il convient toutefois de faire une exception pour notre confrère F..., du *Petit Jour-*

Modestes serviteurs de la rotative (ci-contre), les reporters de la vieille école sont aujourd'hui dépassés par de fringants gentilshommes de la machine à écrire (ci-dessous) qui ne voyagent qu'en sleeping et tapent négligemment leurs papiers sur le lieu même de leurs exploits.



nal. Celui-là se révoltait lorsque la question du « bobinard » se posait, protestant avec véhémence contre l'adhésion des autres à ces équipées indignes. Finalement, il suivait la tribu, mais, arrivé à destination, il s'installait seul dans un coin de l'estaminet et repoussait rudement les galants assauts des pensionnaires de la maison. Au retour, il accrochait celui d'entre nous qui s'était montré, après lui, le plus réservé et, quêtant son approbation, il condamnait, avec une fureur confidentielle, ces plaisirs aussi bas qu'enfumeux.

F... est, du reste, le plus extravagant phénomène qu'ait, à ma connaissance, engendré le reportage des faits-divers. Petit, maigre, le visage orné d'une barbe flasse, roulant sur ses jambes courtes d'un train toujours égal et rapide, coiffé d'un invraisemblable feutre qui avait perdu sous les intempéries toute forme et toute couleur, habillé d'un raglan verdâtre à force de ne plus être bleu, serrant dans sa main une matraque de fer qui avait l'aspect d'une canne, c'est un pittoresque maniaque dont l'ahurissante existence semble appartenir à je ne sais quelle féerie balzacienne de la crasse, du sang et de l'imprimerie. Sale d'une saleté où il semble se complaire avec délices, illettré avec orgueil et même arrogance, il vit pour son journal, dans son journal, avec son journal. Arrivé le matin avant tout le monde, il n'en repart qu'au petit jour du lendemain, quand la dernière rame de papier a quitté les lieux. La salle de rédaction est son réfectoire, son dortoir et sa salle d'armes. Dans le tiroir d'une table, qui serait un bureau s'il avait jamais écrit une ligne ailleurs qu'au café ou à la poste, voisinent des morceaux de jambon et de fromage, des boîtes de cirage et des revolvers de différents calibres. Il lui est même arrivé de se livrer sur place, par manière de sport et de distraction, à des exercices de menuiserie. Son chef d'informations ayant osé lui dire, dans la circonstance, qu'il exagérait un peu, il parla tout simplement de lui fracasser la tête, ce qui eut pour effet d'inspirer une immédiate mansuétude à ce chef qui tenait à sa peau.

Si F... montrait une telle passion casanière, c'est qu'il n'avait qu'une crainte au monde, mais elle l'angoissait : celle de voir surgir un fait-divers en son absence et qu'un autre que lui fût jeté sur les traces d'un beau crime. Lorsqu'on institua le repos hebdomadaire des journalistes, ses camarades s'amuseraient à le persuader de la mesure était obligatoire et que, s'il ne demeurait pas chez lui, une fois par semaine, un inspecteur du travail viendrait le déloger du journal. Il entra dans une colère terrible :

— Qu'il vienne un peu, votre inspecteur, clamait-il, et je fais un fort Chabrol de cette salle !

Ce disant, il brandissait un menaçant revolver.

En reportage, F... était possédé d'une sorte de fièvre mystique. Rien n'existait que le renseignement qu'il pourchassait. Il réveillait les gens au milieu de la nuit, les harcelait de questions, rentrait par la fenêtre quand on le jetait à la porte. A la lettre, il aurait tué quelqu'un pour découvrir un assassin. Je l'ai vu suivre à la course, pendant plusieurs kilomètres, un paysan en carriole, qui refusait de parler et qui avait mis son cheval au galop pour lui échapper. A la fin, parvenu au seuil de sa ferme, en pleine campagne, et stupéfait de voir que ce gnome barbu et crotté l'avait suivi à pied, l'autre se laissa interroger.

F... était toujours prêt à prendre le train

pour n'importe quelle destination. Ce n'était pas compliqué. Le chef lui disait :

— Il y a une disparition suspecte à Saint-Brieuc. On croit à un assassinat...

Il était déjà en route. Il n'attendait pas qu'on lui demandât s'il avait de l'argent, car c'était perdre un temps précieux que de passer à la caisse ; il avait toujours de l'argent. Quant à son bagage, il se composait d'une sacoche grosse comme un panier d'enfant. Elle ne contenait ni un col ni une chemise, mais tout un jeu de pipes dont l'odeur à cent pas était révélatrice des soins qu'il leur donnait.

Ainsi pourvu, il prenait le train, et comme il avait, sur certains chapitres déterminés, des principes de dignité avec lesquels il ne transigeait pas, c'était en première classe. Il avisait un compartiment, s'y introduisait, entouré d'un appétissant fumet qui déjà saisissait à la gorge les autres voyageurs. Ceux-ci considéraient, avec stupeur d'abord, inquiétude ensuite, l'étrange vagabond qui s'asseyait en face d'eux. A ce moment, F... tirait de sa sacoche une collection de pipes qu'il disposait tranquillement, comme un râtelier, à travers les mailles du filet aux bagages. Au bout d'un instant, on voyait une goutte noire apparaître à l'extrémité des tuyaux et tomber lentement sur la banquette. C'est alors que F... faisait mine de délayer ses souliers pour passer commodément le voyage. Pour le coup, aucun voyageur ne résistait plus. Ils fuyaient tous, en proie à l'horreur, tandis que F... demeurait, seul, maître de la place.

Dans son amour du métier, F... avait des côtés héroïques. Je ne parle pas des nuits sans sommeil et des jours sans repas passés à courir les informations : c'était la monnaie courante qu'il y dépensait. Mais il lui advint maintes fois de risquer sa vie et sa liberté. Un incident parmi d'autres a figure de symbole et d'exemple aux yeux de ses confrères. Une nuit, filant en rapide vers la Bretagne, où il allait enquêter au sujet d'un crime, il tombe du train en marche. Il se relève sur le ballast, déchiré et sanglant, mais miraculeusement sauf. Dans l'ombre, il suit la voie à travers la campagne déserte. Il arrive chez des paysans qu'il réveille, et, sans accepter d'être soigné ni restauré, il leur demande de le conduire à la ville prochaine. On attelle une voiture. Au jour, il parvient à la ville, se fait conduire à la poste, d'où il expédie à son journal ce télégramme inouï : « Tombé du train. Enquête continue ».

Par le train suivant, il se remettait en campagne.

(A suivre.) Alain LAUBREAUX.

(Copyright by Alain Laubreaux, 1933.)



Que ce soit pour suivre, en rase campagne, les opérations de justice nécessitées par une enquête, ou le soir pour aller faire de moroses escales dans les maisons d'amour provinciales, les journalistes en voyage se font comme un devoir de demeurer, tels des moutons, étroitement agglomérés les uns aux autres.

New-York

(de notre correspondant particulier).

CONSERVERA-T-ON longtemps, dans les prisons de l'U. S. A., Harvey Bailey, le roi des évadés ? La question se pose, au moment où l'on vient d'arrêter Kelly, son terrible lieutenant, Kelly, appelé le « mitrailleur », et qui était l'exécuteur des hautes œuvres du bandit Bailey. Car, encore que vingt détectives soient préposés à leur surveillance, leurs affidés sont assez puissants pour risquer un coup de force contre la prison où ils sont détenus.

— Nous délivrerons Bailey !

Tel est le sens des lettres que reçoivent journellement les autorités de Kansas-City.

Dans sa prison, Bailey sourit comme s'il escomptait une liberté prochaine. Pourtant, le roi des évadés vient d'être condamné à la prison perpétuelle.

Etrange bandit ! Athlétique, musclé, rempli de décision, cet homme sans scrupules ni mœurs a fait preuve, aux minutes les plus dangereuses de sa vie, d'un courage surprenant. On le vit diriger une expédition à main armée, à la banque de Lincoln, dans la Nebraska, où sa bande s'empara de deux millions de dollars. Il avait alors pour associé Gus Winckler, l'un des lieutenants de Capone, qui participa avec lui au carnage de Saint-Valentin — une rude bataille dont *Détective* parla en son temps — et qui vient d'être abattu dans une rue de Chicago par des gangsters rivaux. On décida de l'arrêter au lendemain du coup de force qu'il dirigea contre la banque de Fort Scott, dans le Kansas. Sa capture fut un épisode du Far-West. Bailey ne se rendit que lorsqu'il eut épuisé ses dernières cartouches et que lorsqu'il se vit entouré par une centaine de policiers armés.

Quelle était donc la puissance de cet étrange ennemi des lois ? Sa bande reprocha à l'avocat qui le défendait de n'avoir pu obtenir un adoucissement à sa peine, et l'honorable défenseur fut, quelques mois plus tard, mystérieusement abattu... On se murmura, après ce crime, que Bailey avait des alliés parmi les membres de la terrible bande de Roger Tonhy, de Chicago.

Puis, son évasion surprit par son audace incroyable. Il s'évada de la prison de Lansing, dans le Kansas, le jour de la fête du directeur. Il avait un véritable arsenal dans sa cellule — des armes arrivées jusqu'à lui par on ne sait quelle voie.

Ce qui se produisit alors n'a sans doute jamais eu son équivalent dans l'histoire des évasions les plus célèbres. Bailey et Underhill, un de ses camarades de chaînes, haranguèrent les condamnés que l'on avait réunis dans la cour, leur annonçant qu'ils avaient assez de nitroglycérine pour faire sauter la prison. Puis ils enchaînèrent le gouverneur de la prison et en firent leur prisonnier.

— On ne va pas vous faire de mal, dirent-ils. Mais il faut venir avec nous. A présent, donnez vos ordres, et qu'ils soient brefs.

Le gouverneur cria :

— Faites ce que Bailey et Underhill ordonneront.

Ils ordonnèrent qu'on ligotât trois d'entre les plus forts gardiens. Puis ils se rendirent dans le magasin d'armes et de munitions de la prison et se les firent livrer. Ils armèrent neuf détenus — ceux qui avaient accepté de se joindre à leur périlleuse entreprise. Ils ordonnèrent enfin au gouverneur et aux gardiens de les précéder dans leur fuite. Ainsi fut fait.

— On vous emmène comme otages, disaient-ils. C'est le seul moyen que nous ayons d'être tranquilles.



Le riche Charles F. Urshell qui fut enlevé et rançonné par les bandits.

A l'aide d'une corde, le gouverneur et les gardiens furent descendus dans la rue. Elle était déserte. Les onze émeutiers en prirent possession. Ils entourèrent une automobile qui, bientôt, s'y arrêta. Ils y montèrent, y entraînant avec eux leurs otages.

Ils gagnèrent la grande route à une vitesse vertigineuse. Près de Chenopta, un policeman voulut arrêter ces automobilistes en folie. Une balle de revolver l'atteignit en plein cœur.

Une panne les arrêta près d'un cimetière où des autos stationnaient. Ils en prirent une et reprirent leur course vertigineuse jusqu'aux montagnes de l'Oklahoma, un labyrinthe de rochers et de broussailles où, armés comme ils l'étaient, ils pouvaient entreprendre une guerre d'embuscades...

La faim, la maladie firent sortir de ce repaire les hommes — tous des condamnés dangereux — qui l'avaient accompagné en évason. On raconta que Hervey Bailey, lui-même blessé au genou, s'était réfugié dans une ferme, qu'il était réduit à l'impuissance.

Cependant, Bailey ne tarda pas à manifester sa présence. Quinze jours après son évason de la prison de Lansing, au moment où Franck Nash, un bandit que l'on venait de condamner



Bailey parvint à scier les barreaux de sa cellule et s'évada.



La police saisit, dans le repaire de Bailey, un arsenal hétéroclite.



Bailey et Bates viennent d'être arrêtés.



Kelly, le « mitrailleur », lieutenant de Bailey.

# HARVEY BAILEY LE ROI DES ÉVADÉS

Le roi des évadés « cueilli » à Ardmore.

Catherine Kelly fut également « pincée », à son tour.



à la prison perpétuelle, arrivait, encadré par des policiers, à la gare centrale de la ville, pour être emmené à la prison, des hommes qui s'abritaient derrière des automobiles ouvrirent sur eux le feu d'une mitrailleuse. Nash et les policiers qui l'accompagnaient furent abattus. Bailey se vengeait d'un dénonciateur...

Un mois plus tard, un groupe de bandits, à la solde de Bailey, enlevait Charles F. Urshell, le magnat millionnaire du pétrole, le maître d'Oklahoma. L'attentat fut exécuté dans des conditions singulières : Charles F. Urshell jouait au bridge avec quelques amis sur le balcon de sa villa...

Urshell ne fut relâché que contre un rançon de deux cent mille dollars, neuf jours après son enlèvement. Ce que furent ces neuf jours ! La malheureuse victime du kidnapping en a fait le récit. On le retint prisonnier dans une ferme du Texas. Comme il avait les yeux bandés, il ne savait où on l'avait conduit ; tout au plus put-il dire qu'il se trouvait sur la route d'une grande ligne aérienne, car, chaque jour, à la même heure, il entendait un avion survoler le lieu de sa captivité.

Les numéros des billets que le magnat avait remis aux bandits avaient été relevés par la police. Une partie de ces billets fut retrouvée dans le Texas. Ainsi repéra-t-on tout d'abord l'asile de Bailey. On apprit, par la suite, qu'il était situé à proximité de la petite ville de Paradise. La police l'encercla. Un matin, à

l'aube, Bailey, qui dormait paisiblement sous la protection d'un arsenal imposant — fusils, revolvers et mitrailleuses de divers calibres — fut arrêté.

Hervey se leva sans précipitation et montra du sang-froid, tandis qu'on lui passait les menottes.

— Je suppose que je suis en bien mauvaise posture, ricana-t-il.

— Très mauvaise, en effet, riposta l'officier de police, que surprenait le calme extraordinaire du bandit.

Peut-être était-il aussi calme parce qu'il savait que ses deux principaux agents, Lois Clark, sa maîtresse, et Catherine Kelly, la femme de son lieutenant, venaient de s'enfuir.

On les rechercha. Elles avaient pris le chemin de New-York. Elles furent sauvées par un policier qui les prit pour deux honnêtes voyageuses. Cet homme, le shérif d'Ithaca, leur offrit une place dans sa voiture, les conduisit jusqu'à New-York où, bien entendu, elles trouvèrent un asile sûr.

Mais les aventures de Hervey Bailey n'étaient pas finies. Il n'y avait pas quinze jours qu'il était enfermé à la prison de Dallas, qu'il parvint à se procurer un revolver, à scier les barreaux de sa cellule, à s'emparer du gardien-chef de la prison et à l'obliger de le libérer. Il emmena son prisonnier jusque

dans un garage, le fit asseoir près de lui dans une voiture et prit la route d'Ardmore. Ce fut, une fois de plus, une folle randonnée jusqu'à Ardmore. Une panne d'essence ayant obligé le bandit à ralentir, il se heurta à un barrage de policiers.

Il descendit de voiture, sous la protection de son otage.

De nouveau, il montra le plus grand calme lorsqu'on lui passa les menottes.

— Je me suis tout de même évadé, murmura-t-il. A la prochaine...

La prochaine ? Vingt policiers montent la garde autour de sa cellule. Mais ses amis ne paraissent pas décidés à l'abandonner à son sort. Le gouverneur d'Oklahoma, Alf M. Landon, a été avisé qu'on lui enlèverait sa fille si on ne rendait pas la liberté au bandit. On a hâté son procès ; on l'a fait comparaître devant ses juges, en même temps que quatre de ses complices ; on l'a accusé de n'avoir pas été étranger à l'enlèvement de l'enfant de Lindbergh. Il a souri quand il s'est entendu condamner à la prison perpétuelle.

Kelly l'a rejoint en prison. Tous deux paraissent assurés de l'appui de leurs bandes.

— Nous nous évaderons encore, disent-ils.

Les puritains qui critiquent la légèreté de nos mœurs trouveraient-ils en Europe pareil mépris de la justice ?

Roy PINKER.



Au cours d'un « transfert », Kelly est embarqué dans un avion.



Gus Winckler, brillant « second » de Al Capone et de Bailey.

# DOUTEZ-VOUS DE LA CHANCE...? OUI!

Et pourtant c'en est une d'apprendre qu'il existe un miraculeux talisman pouvant vous donner  
**BONHEUR, SANTÉ, FÉLICITÉ**

Préparées selon les rites et formules de la Chine ancestrale, d'après vos influences astrologiques et avec vos plantes zodiacales,

## LES CENDRES SACRÉES D'ORIENT

transformeront votre existence. Leurs propriétés radio-actives scientifiquement démontrées et contrôlées régleront votre destinée. Vos projets se réaliseront, vous vous attacherez l'affection de l'être cher, les difficultés s'aplaniront, vous éloignerez vos ennemis et deviendrez un être fort à qui la fortune elle-même sourira.



Ne pas confondre les CENDRES SACRÉES avec aucun autre talisman, fétiches ou bijoux quelconques. Chaque bijou-porte-cendres, or ou argent, contrôlé par l'Etat, constitue un talisman individuel et est accompagné d'un certificat d'authenticité garantissant la fabrication personnelle des CENDRES SACRÉES. Les témoignages et les attestations de pleine réussite qui constituent le livre d'or du Prof. BALYDSON sont autant de preuves des bienfaits que vous êtes en droit d'attendre de ce talisman unique.

De Mme Mar. Joffre, 10, rue de l'Océan, Biarritz : « Depuis que je porte vos CENDRES SACRÉES, je fais ce que je veux, tout me réussit. J'en suis si heureuse que je vous commande un pendentif pour ma fille, qui est émerveillée de ma transformation. »

De M. Blampin, Lyon-Villeurbanne : « Comme une manne céleste, les bienfaits des CENDRES SACRÉES D'ORIENT s'abattent sur moi et les mots me manquent pour vous exprimer ma profonde gratitude et mon admiration. »

Vous qui souffrez du cœur, du corps ou de l'esprit, demandez la brochure explicative, l'historique, les propriétés des CENDRES SACRÉES D'ORIENT et le catalogue illustré par la photographie que vous recevrez gratuitement, sous pli cacheté et discret, en joignant 1 fr. 50 en timbres-poste pour frais d'envoi (Etranger 3 fr.).

Même si vous doutez, demandez la documentation gratuite, qui ne vous engage en rien; elle vous intéressera certainement et peut-être même vous convaincra.

Ecrivez, sans tarder, au **PROFESSEUR W. BALYDSON**, Service V. E. 38, avenue Anatole-France, Les Vallées (Seine).

une plume!

## LA VALISE-ARMOIRE AVIATRIX

POUR HOMME  
TRANSPORTE SANS UN FAUX PLI  
2 COMPLETS  
ET  
TOUT LE LINGE  
IDÉALE POUR L'AVION  
ET  
L'AUTO



LONG: 60%

PRIX :

FIBRE VULCANISÉE

FRANCO PROVINCE 210<sup>f</sup>

IL EXISTE UN MODÈLE POUR DAME

104, CHAMPS-ÉLYSÉES

195<sup>f</sup>

INNOVATION

## DES MEUBLES QUI MEUBLENT



(N 129 du catal. Chambre moderne bombée "Gronlux", ronce noyer vernie, l'armoire à glace larg. 1 m. 50, 3 portes ouvrantes, côtes bombées; lit de milieu larg. 1 m. 50, grand et petit dossier corbeille; 1 table liseuse bombée marbre. Complète. . . . . 2.500<sup>f</sup>

● (N 110 du catal. Salle à manger moderne "Miquette", chêne massif ciré patiné, sculpté masse; 1 grand buffet argentier 5 portes ouvrantes, glace crédence; 1 table coins ronds à allonges et chaises assorties. Complète, sacrifiée à 1.195<sup>f</sup>

● Divan-lit "Labor" transformable 2 accotoirs mobiles, literie complète, recouvert riche velours ou soierie teintes mode. Sacrifié à 195<sup>f</sup>

● Fauteuil moderne "Libéria" recouv. riche velours ou soierie teintes mode, valeur réelle 395 frs. Sacrifié à 150<sup>f</sup>

# GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18<sup>e</sup>)

(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)  
Succursales : LE HAVRE 19, Rue du Chillou ■ LILLE 114, Rue Nationale  
MARSEILLE 11, Rue Montgrand ■ NANTES 33, Rue de Strasbourg ■ TOULOUSE 10, Rue St-Pantaléon

DEMANDEZ NOTRE ALBUM GRATUIT

**BON** à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement: 1<sup>o</sup> L'Album général d'ameublement. 2<sup>o</sup> L'Album de literie, divans, cosy et mobiliers sacrifiés. 276  
Rayer la mention inutile.

# MONTRE-BRACELET "SPORTIV'UTILIA"

LA GRANDE NOUVEAUTÉ DU JOUR  
Plus de verre cassé, plus d'aiguilles faussées

Toute l'enveloppe du mouvement est métallique et l'HEURE se lit dans le guichet, les minutes dans la lunette en demi-cercle et les secondes sur le petit cadran au-dessous. Suppression du verre et des aiguilles. C'est la MONTRE élégante, pratique, incassable. Boîtier en métal chromé aux jolis reflets bleus-platine. Heure sautante, ainsi nommée parce que le chiffre semble faire un saut pour laisser apparaître son suivant.

15 MOIS DE CRÉDIT



Mouvement ancre extra, seul capable d'assurer la régularité de marche et de fonctionnement. Garanti 5 ans - Bracelet cuir mode.

Convient à ceux qui pratiquent les sports, à ceux dont le travail exige des efforts vifs ou brusques, à tous ceux enfin qui redoutent la rupture du verre et le bris des aiguilles. Cette magnifique Montre-Bracelet est expédiée partout aux conditions du bulletin ci-dessous.

### BULLETIN DE COMMANDE

Veillez m'expédier la MONTRE-BRACELET "SPORTIV'" au prix de 225 frs. que je m'engage à payer à raison de 15 frs par mois jusqu'à complet paiement, frais d'encaissement de 1 fr. par traite à ma charge.

Nom et prénom: \_\_\_\_\_  
Adresse: \_\_\_\_\_ Signature: \_\_\_\_\_  
Ville: \_\_\_\_\_  
Département: \_\_\_\_\_

Détacher ce bulletin et l'envoyer à l'ECONOMIE PRATIQUE, 15, r. d'Enghien, PARIS-10<sup>e</sup>  
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

Sans rien payer d'avance demandez-nous

14 MOIS DE CRÉDIT  
28 VOLUMES RELIÉS

# LES ŒUVRES DE GEORGES OHNET

le Grand Romancier Français

Le MAITRE DE FORGES, SERGE PANINE la GRANDE MARNIÈRE sont les romans les plus connus de GEORGES OHNET, ce sont des chefs-d'œuvre, mais il faudrait citer presque tous les titres des ouvrages de ce romancier puissant, dont plusieurs ont été couronnés par l'Académie Française, pour nommer ceux qui sont captivants et qui doivent être lus.

Les 28 volumes de notre édition sont fort bien présentés, dans une reliure de bibliothèque luxueuse et élégante, en cuir fauve, avec titres et ornements au dos, gravés spécialement pour l'ouvrage.

La série entière est livrable immédiatement au complet, et elle a sa place marquée à chaque foyer, où, grâce aux facilités de paiement accordées, elle sera par sa belle apparence un ornement de plus, en même temps qu'un trésor de lectures agréables et passionnantes.

### DÉTAIL DES 28 VOLUMES :

LE MAITRE DE FORGES. — SERGE PANINE. — LA GRANDE MARNIÈRE. — LE DOCTEUR RAMEAU. — DETTE DE HAIN. — VOLONTÉ. — LES DAMES DE CROIX MORT. — LE CURÉ DE FAVIÈRES. — LISE FLEURON. — LA DAME EN GRIS. — DERNIER AMOUR. — LE LENDemain DES AMOURS. — LA COMTESSE SARAH. — L'ÂME DE PIERRE. — NEMROD ET C<sup>o</sup>. — AU FOND DU GOUFFRE. — LA CONQUÉRANTE. — LA TÉNÉBREUSE. — L'AMOUR COMMANDE. — LE DROIT DE L'ENFANT. — GENS DE LA NOCE. — L'INUTILE RICHESSE. — VIEILLES RANCUNES. — LE MARCHAND DE POISON. — LA MARCHÉ A L'AMOUR. — LE ROI DE PARIS. — LE CRÉPUSCULE. — LE REVENANT



Notice détaillée gratis sur demande

Le prix de la série des 28 volumes reliés, 390 fr., peut être réglé pour la France en 13 versements de 30 FRANCS payables après réception, ou mensuels de 30 FRANCS au comptant net: 350 francs.

BULLETIN à envoyer signé ou copié à DÉTECTIVE-PUBLICITÉ, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>)

Veillez m'adresser, franco en France, les ŒUVRES DE GEORGES OHNET en 28 volumes reliés, au prix de 390 francs que je payerai 30 francs par mois. Ou au comptant: 350 francs ci-joints, ou contre remboursement.

Nom et prénom: \_\_\_\_\_  
Profession: \_\_\_\_\_ Domicile: \_\_\_\_\_  
SIGNATURE

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?  
CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17<sup>e</sup>). De 1 à 7 h. cour. 3<sup>e</sup> étage.

VOTRE AVENIR vous sera dévoilé grâce à la mystère et célèbre voyante AUGUSTALES. Envoy. date, mois naiss., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédicit. Fixe date événe., guide, conseille et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire: Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à Lille (Nord).

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABORATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

JABAMIAH tarots bohémiens selon le rite antique. Précise dates. De 10 à 19 heures et Dim. Depuis 15 fr. Place Clichy, 10, 3<sup>e</sup> étage.

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :

### M<sup>ME</sup> PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'astrologie Gle Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

SECRET ÉGYPTIEN INFALLIBLE  
14, rue de Turin (M<sup>o</sup> gare St-Lazare). Tél. ....

M<sup>ME</sup> BERTHE Action à Distance. Talismans véritables. Parfums magiques. Succès absolu. T. les j., 22, rue de Montreuil, Paris, 4, à droite.

ÉCRIVEZ au professeur O. ROYNAM, qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais. Prof. O. ROYNAM, serv. 356, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>).

# DÉTECTIVE



## BRELAN de MONSTRES

**Georges Sarret et les sœurs Schmidt ont été transférés de Marseille à Aix, afin de comparaître devant le jury des Bouches-du-Rhône. L'heure est venue d'expier leurs crimes hallucinants.**

(Lire, page 3, un dramatique avant-procès de notre envoyé spécial à Marseille Étienne Hervier.)

AU SOMMAIRE | Le « cas » Nozières, par Maggie Guiral. — Confession d'un geôlier, par Pierre La Mazière. — Un crime ténébreux, par M. Montarron.  
DE CE NUMÉRO | L'école du châtimement, par Aimé Spitz. — Souvenirs d'un chien écrasé, par Alain Laubreaux. — Le roi des évadés, par Roy Pinker.